

Jamais les papillons ne voyagent

Régis Franc

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

Régis Franc

Jamais les papillons ne voyagent



Régis Franc

Jamais les papillons ne voyagent



Régis Franc

Jamais les papillons
ne voyagent

nouvelles

Fayard

Couverture : Cheeri
Illustration : Régis Franc

© Librairie Arthème Fayard, 2014.
ISBN : 978-2-213-68371-3

DU MÊME AUTEUR

Du beau linge, Robert Laffont, 2001 ; Pocket, 2003.

Une blonde blessée qui, par un soir d'été..., Julliard, 2004.

Ceux qui m'attendent, Balland, 2008.

Un grand oiseau blanc avec une chemise, Fayard, 2011.

London prisoner, Fayard, 2012.

Table des matières

Couverture

Page de titre

Page de Copyright

Du même auteur

À 17 ans...

1- En Asie – voici venir l’aube dansante

2- À Londres, le seul enfant

3- Dans mon Sud, à Bel-Air

4- Dans le Paris de Sylvette

5- En Asie, il y a longtemps

6- À Saint-Germain-des-Prés, une actrice

7- Plein été au Cabo Creus

8- Londres, en automne

9- Jamais les papillons ne voyagent

10- Dans la rue Paul-Louis-Courrier
à Narbonne

11- En auto dans Paris

12- À Hollywood, il y a longtemps

13- Là et maintenant, sur cette terre

14- Sans doute, pourquoi j’écris

15- Sur la route, dans le Sud

16- Encore en Asie, à Java cette fois

17- Dans la garrigue
d'où l'on voit la Méditerranée

18- En été, en Espagne

19- Soir de Paris : les oiseaux du bonheur

20- À la fin, le sommeil

À 17 ans je n'avais lu aucun livre.

Et trouver la chair triste n'était pas à l'ordre du jour puisque je n'y avais pas goûté. Dire qu'un mot, une infime allusion au sexe, me précipitait au fond d'un puits de mélancolie n'est rien. En manque permanent, je soupirais. Je désespérais. J'avais pourtant un physique agréable, de beaux cheveux, des taches de son sur le nez. Mais hélas, toujours pressé de compliquer l'affaire, j'avais aussi une sottise ambition, une vaine exigence : celle d'être aimé comme personne avant que de passer à l'acte. À 17 ans, il arrive que l'on prenne les choses simples à l'envers. Aux jeunes filles croisées, rieuses et « prêtes à tout », je voulais, moi, parler « d'abord ». Comme je n'avais pas de conversation, que je manquais d'esprit, que j'avais trop de sérieux, elles se lassaient, elles s'éloignaient. Il y eut enfin cet après-midi inoubliable où le hasard vint à mon secours. Fine mouche – et ne souhaitant pas me tourmenter –, ma préférée du moment, Solange, 20 ans, peu embarrassée malgré mon front buté et mes grands airs, m'avait murmuré dans un baiser que tout, du monde tel qu'il va, de l'amour au sexe – de ses plaisirs à ses complications –, était déjà dans les livres. Je finis donc, le sourcil froncé, tandis qu'elle ouvrait mon pantalon, par saisir en boudant un recueil de nouvelles oublié là, sur le bras du sofa. Un poche ou je ne sais quoi plein de pages déjà cornées par la jeune fille. À 17 ans, comme on le voit, l'ambition d'être aimé oblige parfois un garçon naïf à faire des choses insensées.

Comme lire, par exemple.

Ce livre sur le sofa, ce recueil de nouvelles, *Sucre d'orge*, me fit découvrir d'un coup de dé majeur Tennessee Williams et la littérature. Ses personnages détraqués, rêveurs et laissés pour compte, il m'avait semblé les croiser, les connaître depuis toujours. C'est donc par la poussière, les étés brûlants et les êtres sans destin que, jeune homme sans destin moi-même, je commençai à composer mon herbier, n'ayant alors aucune idée de ce que seraient les heures de ma vie.

Les nouvelles qui suivent tressent les premiers fils du chemin, ce pont de singe au-dessus de l'abîme où j'ai toujours eu l'impression de me balancer.

Humblement, je fais ici le vœu que quelque part, dans une province, une jeune fille, un jeune homme sans éclat, lisent ces premières lignes. Ainsi, en suivant mon conseil et sur son seul nom, la magie de Tennessee Williams qui soufflait par-dessus mon épaule se propagera pour ce nouveau venu, comme elle l'a fait pour moi

quarante-huit ans plus tôt, et, de place en place, continuera à projeter sa lueur vacillante sur le théâtre d'ombres où s'agite le pauvre genre humain.

*

1. En Asie – voici venir l'aube dansante

Un jour viendra où, devenues de grands arbres, les lianes coloniseront chaque brique. Alors la Villa Bebek disparaîtra sous la jungle. Ce vert parfait, tantôt tendre, tantôt profond, domine tout, et si, passé les pluies, badigeonner en rouge la minuscule porte d'entrée est nécessaire, c'est peine perdue. Le soleil délave la couleur, l'air marin transforme le bois en pain de seigle brun. Ne subsisteront que quelques traces du rouge ancien. Curieusement, l'enseigne « Taman Bebek » résiste. Taman Bebek, autrement dit « Villa Canard ». Il est tôt ce matin, tout reste encore dans l'ombre, une ampoule pâlotte éclaire la rue en terre. Cela ne devrait plus durer longtemps. Le tintamarre de la nuit s'éteint. Le « tap » d'insectes énormes tombant du toit de paille rythme une ultime fois le rôle d'autres bêtes perdues dans le noir. On se dévore à l'aveugle par ici. Au milieu de la nuit il a plu. Ce fut un orage intense. Court. Des éclairs ont embrasé le ciel, la jungle et les poteaux télégraphiques, seules silhouettes apaisantes dans ce fatras de feuilles. Les crapauds-buffles sont exténués. Un dernier « croac » faiblard et plus rien. Voici venir l'aube dansante.

Au lit, sous la moustiquaire, Suzanne se retourne. Elle dort nue, elle ne dort pas. Elle est en nage. Allongé près d'elle, Yanni, lui, rêve. Il gémit la tête cachée sous le bras. Hier, au retour de cette party ratée, il a remis son slip tout de suite après l'amour. « C'est qu'il n'aime pas dormir les bouboules à l'air, hein, mon Chouchou ? Il n'y a rien à faire. Tu as peur que je les croque pendant ton sommeil ? » Suzanne va avoir 50 ans. Yanni, peut-être 26. Va savoir. Et d'ailleurs, elle ne veut pas savoir. Il respire. Elle le regarde. Il est beau. Les indigènes dorment, mangent le riz, jouent aux cartes, fument des kreteks, dorment encore, rendent des services. Ils vivent de rien puisque ici tout pousse. Ils sont paisibles. Ils sourient, il suffit pour cela de les regarder. Suzanne a chaud. Elle a envie de faire l'amour une fois encore. Elle plie son corps lourd « à qui elle a tant demandé ». Elle tend une jambe vers le plafond. La chair remonte alors vers le bassin, la jambe retrouve la finesse d'autrefois. Parfois elle pense : Je mange trop. Je bouffe, je me fais baiser par de jeunes types d'ici, je grignote la fortune de mon père resté en Europe. Elle scrute le toit de la paillotte. Un autre gros insecte tombe et galope vers un recoin : un lézard se hâtait pour le gober.

Tout le monde bouffe tout le monde, philosophe Suzanne. Elle aimerait déculotter Yanni, le caresser un peu, s'installer à cheval sur lui et remuer à peine en flattant elle même ses gros seins jusqu'à le laisser éjaculer. Tandis qu'il dort. Ou fait semblant. Bon, on verra plus tard, le jour point en haut des arbres, on repère mieux les formes. Elle se sent gâtée, privilégiée. Elle pense à se lever pour aller marcher au bord de la mer. Elle vient de le décider. Tandis que le soleil sortira derrière le Gunung Agung qui règne dans son collier de nuages. Elle a dégotté une sorte de digue, une avancée dans l'eau d'où le paysage, la côte et les volcans apparaissent dans leur totalité. Elle s'y rend pour respirer. Méditer sur son sort. Sur cette vie qui passe, la sienne, et qui parfois lui plaît. Elle repousse la moustiquaire, elle va sur la véranda. Elle se douche sans bruit à l'eau de pluie récupérée dans une bassine. Les yeux fermés, elle fait ruisseler un mince trait sur son corps. Puis, accoudée au balcon, elle attend. Elle sèche nue. Elle va passer une chemise, nouer un sarong autour de ses reins, et elle ira vers l'eau, oubliant cette soirée ratée. Oubliant Yanni. Il se réveillera plus tard, pour s'occuper des oiseaux. Elle le retrouvera dans quelques heures en train d'installer ses champions dans les arbres. Parfois, d'humeur taquine, elle lui lance : « Tu préfères qui, mon Chouchou, les oiseaux que t'achète Auntie Suzanne ou elle ? » Ou encore : « Beaucoup de zig-zig pour Auntie Su, beaucoup d'oiseaux chanteurs pour Yanni. » Alors, il baisse les yeux et sourit sans répondre. Il est charmant. Elle quitte la maison, traverse le jardin silencieux, franchit la porte étroite qui ouvre sur la rue. Des flaques se sont formées, des mollusques rampent vers les taillis. Elle s'éloigne. L'air est clair. Ça y est, il fait jour. Au bout de la rue, le sentier longe la baie. Plus loin, on a défoncé la jungle et bâti des *resorts* où les touristes blancs n'en finissent pas de faire la fête. Les Blancs adorent se coucher tard, pense-t-elle, les indigènes, tôt. Où est la vérité ?

Là, elle est calme. Elle hume l'haleine de la mer, délicate brassée de sel et d'herbes déposées sur la plage. Quelques indigènes commencent à bouger, qui dormaient en vrac sous des huttes de palmes. Les premières mobylettes pétaradent loin vers Denpasar. Sur la plage, elle aperçoit le mendiant. Quand il est saoul, il l'escorte main tendue. Il la harcèle. Elle le repousse. Les jours de mauvaise humeur. « Les jours où je ne suis pas disposée à être la bonne Blanche. » Ce matin, il se tient couché contre une barque, la tête posée dans les mains. Seul, écrasé de misère. Pour survivre, cet homme fait les pires corvées. Ceux de Java le méprisent. Ils l'insultent. Comme eux, il est musulman. Il est vieux. Suzanne se hâte. Il reste prostré. Il ne l'a pas vue. Elle le dépasse. Elle craint de reconnaître le pas du pauvre homme dans son dos et récite son

bréviaire : ne pas se retourner, ne pas croiser son regard. Tout va bien, il n'a pas bougé. Les lumières du Sanur Beach Inn viennent de s'éteindre. Fini la bamboula. Elle respire. Pour moi qui ai jeté toute cette fausse vie aux orties, la vraie vie, la simple vie est celle que je mène aujourd'hui. *Fuck off* la musique disco, les *lobsters*. La jetée est là, devant. À droite, les pieds dans l'eau, les *resorts*, plus loin les palmeraies, plus loin la côte, où l'on devine les barques à balancier. Les pêcheurs ne sortent plus au large, à quoi bon, ils promènent désormais des Australiens rosés et leurs caméras. À l'arrière les étagères de vert, la divine montagne, Besakih le temple mère. Les volcans dessinent la ligne du ciel. Elle pose un pied sur le plancher. Elle s'arrêtera au bout du bout et trempera ses orteils dans l'eau, assise sur le ponton. Ensuite, en position du lotus, je me mettrai en relation avec les forces de la nature.

Auntie Su murmure : Rien de ce que j'ai laissé derrière moi ne me manque. Plus de place pour les foutaises convenues, les ambitions, les parades, les attitudes et les points de vue tout faits sur l'espèce humaine. Des siècles vécus en ville ne m'ont laissé qu'un goût de plâtre. Les années qu'il me reste seront consacrées à moi, à ma petite personne. Honte à ceux qui, avançant dans le temps (elle n'ose pas dire vieillissant), découvrent la compassion, cette manie frelatée des Occidentaux sûrs d'être le sel de la terre. Ici, je veux être libre. Sans entraves. Je couche. Je paye pour. Yanni y gagne ses oiseaux et moi (elle sourit) son petit oiseau. Ça dérange qui ? Puis elle regarde la mer. Elle scrute sur l'eau la présence du dieu marin Dewa Baruna. Elle ferme les yeux. Je suis une baleine blanche stupide, se dit-elle. Je n'ai jamais cru en rien. Je suis prête à croire en tout pour peu que ça soit exotique. Bon, allez, je ne crois qu'en moi. Moi, moi, moi.

Elle pense aussi à son amant. Il va bientôt se réveiller, elle voit la couleur de sa peau, ses cheveux. Maintenant, le dieu de la Mer lui envoie des ondes de bonté. Elle sent ça. Elle confesse avoir été garce. Yanni est la douceur faite homme. Souvent, elle redoute que ses vieux instincts pervers, ses petites saloperies, ses manquements, ne la rattrapent. Comme si être venue vivre en Asie ne la rinçait pas des mauvaises habitudes d'une vie en Occident. Hier, elle a humilié le jeune homme. Comme c'est bête. Elle reviendra donc à Taman Bebek après un tour au marché aux oiseaux, portant au bout du bras une cage où s'affole un ravissant spécimen de mainate chanteur. Cadeau. Pour toi, cadeau. Pour me faire pardonner d'avoir été vilaine. Comment te dire ? Il peut arriver que mon goût de la repartie me joue des tours. Surtout si j'ai fumé un pétard. Je pars en vrille et m'autorise des commentaires *inappropriate*. Voilà, Yanni.

C'est rien. N'en parlons plus. Suzanne plisse les yeux, elle s'installe en position du lotus. N'en parlons plus. Tu le sais, mon Chouchou, Auntie Su a l'œil pour détecter les faiblesses du genre humain. Elle voit tout. Autrefois, Yanni, Auntie Sue œuvrait dans la mode et pouvait d'un mot anéantir les efforts d'un malheureux qui n'avait pas su lui plaire. Le monde est encombré, chantonnait-elle alors à des tables de fêtes où elle était la reine, assassinant sans que jamais sa main ne tremble. Et pourtant, poursuivait-elle devant une assistance craintive, qui de nous voudrait disparaître. Nous aimons tous la douceur des choses. Quelques-uns ont du « génie » ? Que veut dire génie ? Tant de bêtises... Oui, je suis capable de sortir encore des choses comme ça. Pardon. *Sorry*.

Hier, ce fut à Yanni de passer à la toise. Suzanne était pompette.

... Car je crois à un monde élégant, c'est mon défaut. Et puis ce pétard n'était pas bien dosé. J'aurais dû rentrer. Dans ces cas, tout m'accable. Je deviens grincheuse. Nous étions un groupe comme on en rencontre dans les paradis sous les cocotiers. Un club de veinards, ex-piliers des dîners *upper class* du côté de TriBeCa, Mayfair ou Saint-Germain. L'accueil avait été une caresse, les Indonésiens savent faire. On nous avait servi un curry – pour changer. Et de la bière Bintang. Glacée. L'on espérait d'un instant à l'autre un orchestre de gamelan fameux qui donnerait du style à la soirée. Il y avait Bérénice et son *escort boy*, un de ces animaux de Californie à la nuque travaillée à la tondeuse, élégant comme un Ralph Lauren dans le texte. Précieux et pique-assiette, bref, homme du monde. Bérénice n'est pas une inconnue pour Suzanne. Les deux ont fait des dégâts dans la mode. On ne dira pas qu'elles se détestent. Non. Elles sont siamoises. Si l'on en dépèce une, qui sait, l'autre ne survivra pas. Elles ne se supportent pas, se surveillent, mais les crocs et la poche de venin restent au fond de la bouche. Jamais l'une ne s'aviserait de mordre l'autre.

Enfin les Balinais arrivent. L'orchestre s'installe sous les arbres, on ne voit plus que leurs dents blanches. Puis ils jouent. C'est léger, charmant. La musique de gamelan rend Suzanne paisible d'abord, mélancolique ensuite. Elle se rappelle qu'elle a un vieux mari, des enfants adultes restés de l'autre côté de la Terre où elle n'ira plus. Quand des mint juleps traversent son espace elle en saisit un qu'elle descend en deux gorgées et recommence. Elle est vite saoule. Ou pompette, si vous préférez. Yanni a disparu. Elle tire sur les pétards qu'on lui tend. Tout cela lui pique la cervelle. Les yeux rouges, elle regarde les invités, il lui semble être au zoo. Les corps, les bouches, les rires. Je vais bientôt sortir ma méchante blanche, pense-t-elle. Il est temps de plier le camp.

Assise en demi-tailleur au bout du ponton, un pied trempé dans l'eau, Suzanne respire. Une soirée, rien de plus. Ce genre de choses. Pourquoi ai-je tout d'un coup envie d'appeler Max ? Nos enfants. Avant de mourir, dit-on, on voit sa vie en accéléré. Hier, quelque chose s'est passé qui sonnait comme une mise en garde. Elle frissonne. C'est la fatigue. Elle soupire, trouve que le volcan est bien loin. Gunung Agung, feu de l'enfer tapi sous la rizière, murmure-t-elle. Un jour, il se réveillera. Appeler les enfants, là, maintenant ? Ils s'étonneront, inquiets de m'entendre. Appeler Max. Et nous aurons la conversation inoffensive des perdus de vue, des étrangers. Non, non, n'appeler personne. Et puis, comme un coup de gong étouffé dans la chaleur du matin, l'effroi s'installe en elle. Aujourd'hui, je vais mourir. Là, Suzanne est au bord des larmes.

Vers minuit elle a cherché Yanni. Elle a traversé les salons en essayant de marcher droit, souriant aux invités posés partout. Quand le maître de maison frôlé dans un couloir lui a chuchoté en pelotant ses fesses : « *Su darling ? You're perfectly drunk...* » elle n'a pas eu la force de répliquer, ça tanguait trop. Une volute du bout du bras punctuant l'échange, elle a continué vers la pièce suivante. À la cuisine, où Yanni se réfugie d'habitude, les employés penchés sur les marmites l'ont saluée puis oubliée. Le jeune homme n'était pas avec eux. *Fuck*, a-t-elle lâché, téoù ? Elle est sortie dans le jardin vers l'arrière, où palabrent et fument les gardiens accroupis en cercle. Un garçon qu'elle avait déjà repéré, un qui lui plaisait bien, lui a fait un signe discret vers la volière. Elle s'est enfoncée sous les arbres, trébuchant sur le sentier. L'armature blanche de la cage se devine dans l'ombre à quelque trente mètres de la maison. L'orchestre qui venait d'arrêter de jouer fut applaudi. Et puis vint le silence. Plein de feulements d'insectes, de froissements dans le noir. Suzanne tâtonnait à l'aveugle, écartant le feuillage. Plus elle avançait, plus sa voix intérieure chuchotait : N'y va pas, n'y va pas. Pourtant elle continua. Je suis trop faible. Trop curieuse. Après avoir soulevé une dernière palme elle fut au seuil de la cage. Oui, Yanni était là, à l'intérieur. Debout dos à la grille, bras en croix, pantalon baissé. Il fallut à Suzanne quelques secondes pour s'habituer à l'obscurité. Quelques secondes où elle évita de respirer. Quelqu'un était à genoux entre les jambes de son amant, qui aspirait son sexe à pleine bouche. Elle vit la nuque rasée du type américain. Elle eut envie de disparaître. Elle eut honte d'abord, puis une bouffée de chaleur embrasa son ventre.

Elle poussa la porte de la cage.

Ce matin, se souvenant de la volière, elle sut qu'elle avait revécu « son cher vieux cauchemar fondateur », scène ancienne qui l'avait

dévastée. Elle entendait encore, malgré le temps passé, les voix aiguës des fillettes à cet anniversaire où ses parents l'avaient déposée, déguisée en fée. Où, restée seule, abandonnée en territoire inconnu, pétrifiée à l'entrée du salon, elle avait dû faire face. Comme hier au soir à l'entrée de la cage. Va-t-en, glapissaient les enfants, on te veut pas. Tu es moche. Ton chapeau est nul. Un immense chagrin, donc. Mais comme elle avait 11 ans, que l'on ne meurt pas de tristesse à 11 ans, elle avait survécu. Comment dire ? Elle s'était promis en ce jour affreux d'avoir, plus tard, une belle vie. Uniquement avec de belles personnes. Une vie où nul ne lui dirait plus : Va-t-en. Une vie où elle, Suzanne, exclurait les autres. Vers 13 ans, elle devint punk. À 17 ans elle croisa Max. Comme la famille de Max était puissante dans la mode, le reste avait été facile.

Va nager, se dit-elle. De mauvaises ondes traversent ton esprit. Apprend à renoncer. Respire. Oublie cette odieuse soirée. Impossible, elle se souvenait de tout. Tout. *No ! Please !* s'énervait l'Américain en lâchant à regret son morceau de viande. *Get out ! Out !* Va-t-en ! Et Suzanne, d'abord figée comme elle l'avait été quarante ans plus tôt, le souffle court, avait fait un bond en avant. Va-t-en ? De ses ongles manucurés, elle avait labouré le beau visage du type à genoux. *Fuck you ! No one can tell me this, darling.* Il avait hurlé comme un chiot, protégeant trop tard son visage en sang. Alors elle lui avait donné un coup de pied dans le côté qui l'avait fait basculer. Pour en finir. *Auntie Su is tired*, avait-elle ajouté pour son amant, *let's go back home*. Yanni avait déguerpi de la cage, rhabillé en une seconde. Elle avait vu le garçon tétu, hébété, assis le cul dans un massif, redoutant une nouvelle attaque. Et elle avait ajouté : *Good night, your sweetie mum is waiting for you, be a good boy.*

Plus tard, le taxi roula dans la nuit.

Les néons des enseignes défilaient. Assis près d'elle sur la banquette arrière à la mode européenne, le garçon fermait les yeux. Incapable d'exprimer quoi que ce soit, « comme toujours ». Suzanne avait gagné. Elle était en nage. Elle n'avait jamais frappé un homme. Elle aurait préféré parler, s'expliquer. Dire, s'excuser, oui, *sorry, I know it*, la violence n'a pas de sens, j'étais *out of control*. Voilà : hors de moi. Yanni ? chuchota-t-elle plusieurs fois. Comme elle n'eut pas de réponse, le retour lui parut interminable. Arrivés à Taman Bebek, ils se couchèrent. Comme il avait gardé son slip, elle sut qu'il était très fâché. Oh, très bien, souffla-t-elle. Une tache rouge sur le coton blanc près de la cuisse du garçon signalait une blessure. Qu'est-ce que c'est ? s'inquiéta Suzanne en le retournant. Il t'a mordu ? Il a eu peur de toi, répondit le garçon. Ce fut dit sans reproche. Un constat, en somme. Elle se mit à genoux sur le lit, une

compresse et une fiole d'alcool à la main. Quitte ça, dit-elle, ton slip. Elle avait tamponné la blessure à la base de la verge. Longtemps. Tandis qu'il détournait les yeux. Jusqu'au moment où son oiseau avait recommencé à raidir.

Après, eh bien... après, cela avait été facile.

Le soleil chauffe ses épaules maintenant. Elle est toujours face à la mer, d'un instant à l'autre elle va glisser dans l'eau et nager. Mais voilà qu'elle devine une vibration dans le ponton. Quelqu'un vient. Sans doute le mendiant se sera-t-il réveillé, quel ennui. Il va vite être là, à gémir, main tendue. Elle va plonger. Elle ferme les yeux. Elle sait que le vieux respecte les adeptes du yoga. Il n'osera pas la déranger. Il attendra. Elle attend. Au léger mouvement qu'a fait le plancher sous son poids, Suzanne comprend qu'il est derrière elle. C'est simple, elle l'entend respirer. Les yeux clos, elle tente de se souvenir de la beauté du volcan, sur sa gauche. Elle sourit. Elle n'est plus inquiète. Son angoisse s'est envolée. Un parfait long silence suit. Moins long que celui qu'elle va connaître et qui durera l'éternité. C'est à peine si elle a repéré le souffle du bâton lancé à la manière d'un club de golf contre sa tête. Et puis plus rien. Ni avant ni après. Rien que le craquement de ses os et le plouf de son corps lourd chutant dans la mer, larguant une épaisse tache de sang noir, à la façon d'une pieuvre en fuite. Attirant toutes sortes de poissons. Son corps à la tête défaite, devenue légère, a coulé à pic. Rien d'autre ? Non, rien d'autre.

On a arrêté le mendiant. Peu importe qu'il soit incapable de marcher, de frapper. Peu importe que le bâton ait disparu. La mort d'une femme blanche est un événement. Il a été interrogé, s'est défendu, a été interrogé encore. Il a pleuré. Nié toujours. On l'a mis en cellule pour la nuit. Le lendemain, il était mort. L'affaire a été classée. Le corps de Suzanne, incinéré. Ses cendres, mises dans une boîte de palme tressée sur une sorte de petit bateau en plastique comme on en trouve dans les bars à sushis. Posé délicatement sur la mer par Yanni immergé jusqu'à la taille, le bateau s'est éloigné peu à peu vers le large, poussé par la brise de terre. Bérénice et l'Américain couvert de sparadraps étaient présents à la cérémonie. Qui fut courte. Sobre.

La nuit vient d'un coup sous l'équateur.

Plus tard, les trois dînèrent au Ronald's Café à Sanur. Bérénice commanda des mint juleps, des pizzas. Au moment de l'addition elle interrogea d'un ton neutre les garçons, comme s'il n'y avait pas lieu

d'en faire une histoire : Lequel des deux a frappé Suzanne ? Elle n'eut pas de réponse. Elle n'insista pas et réclama un taxi.

Au retour, installée près du chauffeur sur la banquette avant, elle entendit dans son dos Yanni murmurer « Pas ce soir » et l'Américain penché sur son cou reprendre : « Ça va, maintenant, c'est moi qui paierai tes oiseaux », et ce fut tout.

*

2. À Londres, le seul enfant

J'ai connu Bruno petit et maintenant il est grand. Il a sonné à la maison ce matin. Il arrivait de Blyth, échoué là-bas, seul garçon français, dans un pensionnat pluvieux du Northumberland.

Bien avant son passage en Angleterre, son père, sa mère, disaient de leur fils, le petit Bruno donc, qu'il était un vrai cancre, que c'était foutu, que certains êtres ne changent jamais. À moins d'un miracle. Et si, dans trente ans par exemple, je retrouvais Bruno arrivé à l'âge mur, il aurait encore, j'imagine, cet air perdu, cette tristesse légère qui voile le regard, les mêmes cheveux épais, roux, en désordre. Cette façon de lever les épaules en tordant le cou, comme coincé dans un carcan dont il essaierait de s'extraire. Conscient de ne jamais y parvenir. Ainsi, quand j'ai ouvert la porte et que je l'ai vu là, lui, le petit Bruno de 17 ans mesurant un mètre quatre-vingt-cinq au moins, j'ai cru que le long hiver de l'enfance était fini pour lui. Je me trompais. Il est entré et, maladroit, succombant à cette vilaine manie française du bisou-bisou, le petit Bruno s'est plié en deux. Tout petit déjà, il avait un timbre de voix embrumé. Son débit était lent et parler n'avait jamais semblé lui être nécessaire. Je me souvenais d'un enfant absent. Il demanda si j'allais bien, si Valentine et les enfants allaient bien aussi, s'assit et regarda autour de lui. Il avait fini de parler, il n'avait plus rien à dire. Aux questions que je lui posais sur sa vie au pensionnat, il répondait par oui, non, rien de plus. Nous eûmes vite fait le tour des banalités. Je vis qu'il hésitait, j'attendis et c'est alors qu'il ajouta : « Où est Hortense ? Je suis venu pour voir Hortense. » Je répondis qu'elle serait là ce soir, qu'elle était en classe et que je ne savais jamais à quelle heure elle réapparaissait. Puis je le guidais jusqu'à la chambre du troisième étage où il coucherait. Il avait l'intention de passer le week-end à Londres. Il précisa encore qu'il repartirait le dimanche vers Blyth, vers le nord. Ce qui fut le cas. Plus tard, après avoir pris possession de sa chambre, il descendit au salon.

L'été approchait. Les verts du jardin étaient mouchetés de taches blanches. Les rosiers donnaient beaucoup de fleurs, les araignées tissaient leurs toiles.

Le petit Bruno demanda encore à quelle heure ma fille rentrait, je le devinais amoureux d'elle. Je lui suggérai d'aller faire un tour en

ville, jusqu'à la Royal Academy, par exemple, où il verrait une grande exposition de David Hockney, peintre aimé du grand public, en attendant Hortense. Il refusa, dit qu'il préférerait rester assis au salon. Enfin, si ça ne vous dérange pas. La peinture, ça n'est pas mon truc. Je ne vais pas pouvoir m'occuper de toi, lui avouai-je comme pour le forcer à sortir, j'ai à faire dans mon bureau. Personne ne s'occupe jamais de moi, lâcha-t-il sans quitter des yeux le jardin, j'ai l'habitude. Il avait parlé sans émotion, de sa voix traînante, monocorde, et je voyais un enfant abîmé. À 17 ans, Bruno n'aimait rien de sa vie. Bruno n'attendait rien du monde. Sauf peut-être un signe de ma fille. L'oxygène qui entraînait dans ses poumons et soulevait sa poitrine maigre était la seule chose qui laissait deviner qu'il fût vivant. Personne ne se rappelait l'avoir vu sourire, jamais rire aux éclats. Vous sauriez vous servir d'une arme à feu ? demanda-t-il soudain en me regardant. Pour tuer quelqu'un ? répondis-je amusé. Il y eut un long silence, il ajouta : Pas forcément. Le monde était en émoi, à ce moment-là, à cause d'enfants criminels qui, équipés de panoplies Rambo, revenaient dans leur ancienne école pour tirer au fusil d'assaut sur tout ce qui bougeait. La plupart de ces enfants étaient isolés, silencieux à la manière de Bruno. Ma fille, elle, était d'un tempérament très différent : bavarde, frivole, « textant » en gloussant du matin au soir des mots que pour rien au monde elle ne m'aurait laissé lire. Une fille donc. Jolie. Que Bruno attendait. Une légère inquiétude s'empara de moi. Je me demandais ce qu'était devenu le petit Bruno et ne trouvais pas de réponse. Certes, il avait grandi, et son long corps maigre indiquait un écart entre son apparence et son âme. Alors qu'il restait au salon, un magazine ouvert sur les genoux, je remontai deux étages et entrai dans sa chambre, pour vérifier que le petit Bruno n'avait pas dans son sac une arme ou quoi que ce soit qui puisse rendre menaçant un amoureux éconduit. J'avais envie d'appeler sa mère en France, qui m'aurait répondu sur le ton enjoué d'une femme dépassée par les événements, occupée à « son prochain long » – les professionnels du cinéma appellent « long » ce que le public appelle film –, et ravie d'apprendre que son fils s'était invité chez moi. Cela n'aurait servi à rien. Son sac ressemblait à tous ces ballots improbables griffés Adidas que les garçons de son âge trimbalent sur l'épaule. Comme il était ouvert, que dépassait une chemise et des chaussettes en mauvais état, je repoussai les vêtements, introduisant ma main au fond, quand le petit Bruno lâcha dans mon dos : Vous cherchez quelque chose ? Il était là sur le pas de la porte. La tête penchée, la lèvre molle. Tu as du linge à laver ? dis-je. Non, répondit-il. Très bien, je te laisse, tu me trouveras dans mon bureau. Vous écrivez toujours des livres ? demanda-t-il. J'essaie, répondis-je. Je n'ai

jamais lu ce que vous écrivez, reprit-il, ça parle de quoi ? Il m'accompagna dans mon bureau et je posai dans ses mains mon dernier roman. Y a des meurtres dedans ? demanda-t-il en tournant les pages. C'est bien quand il y a des meurtres, ça fait vendre, dit-il. Tu lis, Bruno ? Non, moi je suis télé. Tu regardes des séries policières, c'est ça ? Non, dit-il. La télé, en France, c'est con. Comment ? Il y a des séries américaines ! Je sais, dit-il encore. Avec des meurtres, ajoutai-je pour plaisanter, et beaucoup de sang. Oui, c'est ça, répondit-il, avec beaucoup de sang. Il regarda le jardin. Il était embarrassé. Je sais bien que je suis trop grand, mou et maladroît, mais je suis pas un psychopathe, ajouta-t-il de sa voix traînante. Je ne sus que répondre. Il regarda sa montre, posa le livre et sortit. Je vais aller dormir en attendant Hortense, reprit-il. Il remonta dans sa chambre, silencieux comme un chat, et ferma la porte. Je l'avais blessé. Je l'avais blessé à la manière dont l'avait blessé son père. On croit communément que les enfants malheureux ont des parents méchants. Patrick, le père, était un gentil. Un grand type issu de la bourgeoisie qui se débrouillait avec les habitudes de sa famille. Il n'était pas rigide, il était simplement raide. Les effusions, les cris de joie, les rages et aussi les pleurs lui étaient une terre étrangère. Il avait une femme jolie au corps démodé, à la peau diaphane. Les deux étaient des artistes en devenir et la compétition était leur carburant. Dans un tel dispositif il restait peu de place pour le petit Bruno. Bien sûr, ils lui parlaient, l'aimaient, mais il arrivait toujours un moment où l'un, trépignant, disait à l'autre : Tu as « un peu » de temps pour Bruno, s'il te plaît ? Ni l'un ni l'autre n'en avaient jamais. Leur carrière était leur seul enfant. On a tous connu ça. Ils divorcèrent. Le petit Bruno dormirait désormais le lundi chez l'un, le mardi chez l'autre. Il resta silencieux, il ne se plaignait pas, oubliant régulièrement son pyjama chez l'un ou chez l'autre. Il grandit. Il était déjà grand. Il eut vite 7 ans. On le disait rêveur. Un jour où son père et moi avions à parler d'un de ces projets importants qui n'aboutissent jamais, je retrouvais Patrick dans son nouvel appartement. Il paraissait content comme un nouveau divorcé. Il se sentait libre. Il avait l'air morose. Il allait faire de nouvelles choses. Une page de sa vie s'achevait. C'était « bonard ». J'étais mûr pour entamer un de ces dialogues comme en ont les garçons entre eux lorsque les filles s'éloignent, quand Patrick me fit signe. Chut. Dans mon dos un bonjour avait été prononcé d'une voix rocailleuse : le petit Bruno était là.

Patrick s'excusa.

Il devait donner à manger à son garçon, dit que ça ne serait pas long, et d'ailleurs sa baby-sitter viendrait vite nous délivrer. Je

souris. Délivrer, commenta l'enfant, comme les Indiens. Un peu plus tard apparut une assiette de plastique usée par les coups de couteau, le genre d'écuelle où mangent les chiens et les enfants, remplie de quelque chose de couleur rose, ainsi qu'un gobelet à eau. Plus tard sortirent de la cuisine les poissons panés rectangulaires. Patrick et moi discussions d'une idée qu'il avait eue, qui lui paraissait assez solide pour devenir un long. L'écriture d'un film est un travail ingrat où rien ne sert d'écrire joli, autrement dit en faisant de la littérature. En bout de course c'est la caméra qui décide, et derrière elle, le monteur. Truffaut, par exemple, écrivait : Extérieur jour. Gare. Untel (c'était le rôle-titre) sort du train. Jamais il ne se répandait en détails sur la couleur des murs, le nombre de voyageurs, etc. Patrick et moi savions tout ça. Pendant ce temps, le petit Bruno avalait lentement. Son père, assis près de lui, lui présentait dans une cuillère toujours renouvelée, prête à enfourner, postée à un millimètre de sa bouche, la suite du Findus sitôt qu'il avait dégluti. L'enfant dont le nez affleurait à hauteur d'assiette ne regardait rien. Il mâchait. Tandis que son père parlait. Il n'écoutait pas, il mâchait. La tambouille était-elle à son goût ? Le petit Bruno ne laissait transparaître aucune émotion. On avait l'impression que rien ne pouvait le retenir, comme s'il regardait à l'intérieur de lui quelque chose qu'il était le seul à voir. L'assiette diminuait. L'enfant mâchait. Son père parlait. Il ponctuait chaque longue phrase d'un : Tu m'écoutes ? Je répondais d'un hochement de tête. J'étais hypnotisé par le repas du petit Bruno. Il y eut alors un incident. Patrick avait senti mon manque de concentration. Il pressait son fils : Allons, Bruno, avale. L'enfant ignorait la cuillère menaçante. J'aurais dû venir à son secours, proposer au père d'arrêter. Intervenir dans des affaires d'éducation est hasardeux. Aujourd'hui, je le regrette. Bruno sentait la cuillère pleine frôler sa joue. Il ne regardait rien. Le Findus, comme dans un mauvais rêve, restait à sa place au bout du bras du père. Dans notre bavardage, Patrick et moi arrivions au morceau du roi. Il y a un moment où tout amateur de cinéma évoque Cassavetes. Le cinéaste gominé fait bicher tout ce gentil monde. Et, dans ce registre-là, Patrick était un fan. L'embarras, pour sa démonstration, tenait à la difficulté de parler correctement d'un génie et d'enfourner du poisson pané dans le bec d'un enfant qui n'en voulait pas. Les deux choses en même temps. Cassavetes et Findus ne vont pas bien ensemble. Il fallait trancher. Après avoir prononcé Bruno de la voix exténuée, douce, du père prêt à tout envoyer balader, tandis que le garçon se tassait sur lui-même, Patrick, toujours la cuillère tendue, posa sa main libre sur la tête de son fils. Ça n'était pas un geste de protection, non. C'était fait calmement, au milieu d'une conversation hautement civilisée, et

je vis dans ce geste-là une violence insoutenable. Patrick a de longues belles mains. Ses doigts soignés s'étendirent autour de la tête de Bruno à la façon de tentacules pour prendre le crâne de l'enfant comme dans un étau. Puis il tourna la tête de son fils qui résistait à peine pour l'amener exactement en face de la cuillère. On aurait dit une torture ancienne. Le père sentit mon regard embarrassé. Il savait, d'autre part, que je ricanais facilement à propos de Cassavetes, cinéaste prétentieux et geignard, même si le Gotha des experts causaient de lui comme d'un « auteur impeccable ». En réalité, le père, Patrick donc, était gêné par ma présence comme témoin passif de cette violence ordinaire. À la fin, Bruno ouvrit la bouche. Puis mâcha. Et comme il arrive souvent que cause et effet soient biscornus, ce fut le pauvre Cassavetes qui en prit plein la gueule. Patrick répliquait. À chacun de mes assauts, il répétait non non non. Je le traitais de gogo des *Cahiers* avec son divin Cassavetes en noir et blanc. On s'amusait. En réalité, nous étions furieux. L'enfant mâchait sans fin. Soulagé qu'on l'oublie pour le coup.

L'après-midi où Bruno dormit passa comme un début d'été en Angleterre. Nous eûmes de la pluie d'abord. Sous forme de douche. Du soleil ensuite et des chants d'oiseaux. Les araignées reconstruisirent leurs toiles. Les insectes revinrent danser dans la lumière dès que le jardin fut asséché. Je m'occupais. Hortense rentra tard. Bruno dormait. Quand elle apprit sa présence, elle fronça les sourcils. Qu'est-ce que c'est que cette blague, encore ? Chut, chut, dis-je, il dort. Mais je m'en fous qu'il dorme, je le connais pas, j'ai pas envie de le voir. De nos jours, si j'ose dire, les adolescentes sont radicales. J'argumentais. Bruno, disais-je, qu'elle avait connu petite, ne mérite pas un tel mépris. Elle avait autre chose à faire. Des devoirs. Je fus maladroit et lui répondit que j'étais ravi qu'elle s'intéresse enfin à ça. Ma fille est volcanique. Elle a la réplique facile. L'affaire était mal entamée. Elle ponctue nos prises de bec par un départ inopiné, et si elle peut, en sortant, claquer la porte de toutes ses forces, jamais elle n'hésite. J'entendis son pas furieux dans les étages. Un, deux, trois, c'était fait. Elle avait claqué à fond la porte de sa chambre. La maison avait tremblé. Comme d'habitude.

Avait-elle réveillé Bruno, dans la chambre à côté ?

La maison était redevenue silencieuse. Jusqu'à l'heure du dîner, d'habitude, chacun reste de son côté. Je retrouvai mon bureau. Je répondis à des messages. Bref, je m'occupais. À la fin de la journée s'installa le grand beau temps. Dans un mois nous serions sur la Méditerranée. Rêvons.

Bruno sortit de sa chambre un peu plus tard. Furtif, toujours silencieux. Je compris qu'il hésitait sur le palier à frapper à la porte de ma fille. Enfin, j'entendis le toc toc toc. Léger. Naturellement, elle ne répondit pas. Passèrent encore quelques minute, toc toc suivi d'un traînant : Hortense ? c'est Bruno, je peux entrer ? Aïe aïe, grimaçai-je, le pauvre. Suivit encore une longue minute et j'entendis le pas du garçon dans l'escalier. Il avait échoué, il descendait. Je repensais au petit Bruno en train de mâcher. Au vide de cette vie. J'avais le cœur serré. Et puis la porte d'Hortense s'ouvrit, elle apparut en haut de la rampe. On l'a souvent écrit, les filles sont changeantes. Bruno ! s'écria-t-elle d'un ton joyeux, qu'est-ce que tu fous par-là ?

Pendant le dîner Bruno fit des efforts pour parler. Hortense fit des efforts pour ne pas être ironique. Dans l'ensemble tout se passa bien. Au dessert, lorsqu'il proposa en rougissant de « sortir en boîte », Hortense répondit qu'elle avait des examens le surlendemain, que n'y pense pas même en rêve, mais qu'une autre fois sûrement, pourquoi pas. Bruno dit gentiment que ça n'était pas grave. Elle remonta ensuite dans sa chambre. Ferma sa porte. Ils s'étaient vus une heure. Terminé. Elle avait fait sa bonne action. On ne pouvait pas lui en demander plus.

Lui et moi sommes restés au salon. Nous avons regardé la télé anglaise. Puis il a dit : Bonsoir, je monte me coucher. Il s'était levé tôt pour venir à Londres. Le voyage avait été long.

À l'aube, j'ai entendu du bruit dans la maison. Comme une porte qui s'ouvre et se ferme. Hortense n'avait pas classe et nous sommes descendus ensemble pour le petit déjeuner. Il allait faire beau. Les rouges-gorges du jardin, les rossignols, sautaient en bandes d'un massif à l'autre. Sur la table de la cuisine, Bruno avait laissé un mot.

« Merci de votre accueil. Je suis reparti tôt ce matin pour mon pensionnat. Il n'y avait pas de raison de rester plus longtemps. J'étais content de voir Hortense. En fait, je ne suis pas venu pour elle, même si c'était bien de la voir. J'avais avec moi un manuscrit que j'étais prêt à vous montrer. Je ne l'ai pas fait. L'ayant relu dans l'après-midi, en attendant Hortense, j'ai eu honte et j'ai décidé de laisser tomber. Au revoir. »

Au moment où je lisais ces mots, le petit Bruno devait être dans un de ces tortillards dont l'Angleterre a le secret, un truc sinistre et brinquebalant, en route vers le Nord. On peut penser que sur un voyage de neuf heures, il a encore beaucoup dormi.

3. Dans mon Sud, à Bel-Air

Dans le quartier de Bel-Air, il y a des grands, des petits, des chiens partout, des vélos, des vieux, des femmes, et le soir des hommes qui rentrent du travail.

Dans le quartier de Bel-Air, il y a deux sortes de maisons, des rez-de-chaussée, des un-étage chambres en haut, et c'est tout. Seulement deux types d'habitations construites à la même époque. Très simples. Il y a aussi la coopérative où l'on fait du vin, avec ses rampes d'entrée et de sortie des cuves. Il y a des trottoirs pleins d'herbes. Des portails peints. Les maisons ont un nom. Généralement un nom de fille comme Marguerite.

Dans le quartier de Bel-Air, il y a du linge et des draps suspendus partout sur des fils. Des jardins ouvriers avec des roseaux attachés pour tenir les plants de tomates et un cabanon. Dans un apprentis il y a un cochon. Le linge flotte dans le vent. C'est un coin à vent violent.

Au-dessus du quartier de Bel-Air, le ciel est bleu tout le temps. Particulièrement en hiver, où ce bleu-là devient pur, électrique, puisque le vent à tout balayé sur son passage. Si on lève la tête, ce bleu-là donne le vertige.

Autour du quartier de Bel-Air, il y a des vignes à perte de vue. Des vignes avec des lapins forains. Du cépage carignan que l'on apporte à la coopé en octobre, pressé à la masse, dans des comportes posées en tas sur une charrette tirée par un percheron. Le cheval a souvent un nom gentil comme Mignon. Il chie sur la route sans s'en faire et l'air est saturé de l'odeur du crottin.

Autour du quartier de Bel-Air, plus loin que les vignes, il y a des garrigues, des cyprès, des pins parasols en grand nombre, des falaises. C'est très exactement un paysage dit méditerranéen. L'été

est farci de cigales. La mer n'est pas loin. Le matin, des mouettes viennent planer dans le coin. Il n'y a rien à manger, elles repartent avant midi.

Dans le quartier de Bel-Air, les hommes rentrent à la maison entre midi et deux. Les femmes cuisinent pour eux. Des choses vite faites avec de la tomate, des ratatouilles par exemple, des plats à l'ail. On mange beaucoup de pain. Ici, on ne sait rien manger sans pain.

Dans le quartier de Bel-Air, tout le monde se connaît depuis toujours, jamais un étranger ne franchit le périmètre. Les couples se sont formés une bonne fois pour toutes et, tant bien que mal, ça marche. Des fois ça gueule. Des fois ça chante des chansons avec Mon amour toujours.

Dans le quartier de Bel-Air, on empile les pull-overs en hiver. Les casquettes du Tour de France – on les a attrapées au vol quand la caravane les lançait –, on les exhibe en été. On fait du vélo de course et si l'on n'en fait pas on veut en faire, c'est seulement une question de temps qu'on n'a pas. En tout cas, on va en faire. On aime Robic, Fausto Coppi, Bobet et Poulidor.

Les femmes du quartier de Bel-Air sont brunes même si certaines sont blondes Régécolor spécial teinture. Elles se connaissent toutes et s'appellent par leur petit nom. Des plus vieilles on dit la Untel en usant du nom de son homme. Par exemple, la femme de Burgadel, on dit la Burgadelle. C'est facile, on ajoute un e à la fin quand ça tombe bien. Autre exemple : la femme de monsieur Finot est appelée la Finotte. Ici aussi, ça tombe bien.

Pour les hommes c'est différent, on les appelle par leur prénom ou leur surnom s'il y a lieu et si l'intéressé, disons, est d'accord avec son surnom. Jean qu'on appelle Jeannot a été rebaptisé à cause d'une infirmière, précisément de Lombardie, une qu'on appelait la Lombarde aux gros nichons. Il est aussi appelé la Lombarde par extension puisqu'ils ont eu, soi-disant, une aventure sous un porche. Jeannot dit la Lombarde, c'est admis. Quand ça fait référence à une histoire de lit, c'est flatteur. Il y a Néné qu'on appelle depuis

toujours Néné. Et Tine qu'on appelle Tine la polio ou Tinette, on ne sait plus pourquoi. En réalité il s'appelle Georges.

Dans le quartier de Bel-Air, il y a des chiens partout. Sur une butte, là. Quatre. Sur un empilage de portes anciennes. Partout. Ce sont des chiens du quartier. Toutes les chiennes se font engrosser n'importe où, n'importe comment. Pas un petit chien ne ressemble à un beau chien racé. Les mélanges sont invraisemblables. Il y a des chiens-loups bassets. Des épagneuls à tête de bouledogue. C'est la cour des miracles. Il est pratiquement impossible de donner un coup de pied à un chien, ils sont vaccinés contre la méchanceté des hommes et gardent toujours la distance suffisante. Exemple : si vous vous baissez – c'est pour rire – comme pour ramasser sournement un caillou, les chiens commencent à prendre le large en vous surveillant du coin de l'œil. Vous pouvez essayer de les apprivoiser en leur tendant un morceau de saucisse, mais ici personne ne donnera jamais de saucisse aux chiens, et ils le savent. Ils se méfient bien plus des gens gentils.

Dans le quartier de Bel-Air, il y a de longs poteaux télégraphiques en bois pour amener la lumière aux habitants. Et le téléphone à l'infirmière, mademoiselle Santini. Qui est lombarde. Voilà où je voulais en venir. Ces poteaux suintent le goudron et éclatent aux changements de températures qui font des zigzags en hiver. Des champignons affreux s'installent dans les blessures. Les tasses qui soutiennent les fils émettent un grésillement permanent, et les grands, qui savent tout, disent que si on colle son oreille au poteau avec une boîte de conserve de lentilles vide sans le cul, on peut entendre les conversations des gens qui appellent. Ils disent ça en faisant des clins d'œil et les petits le croient. C'est comme ça que Jeannot la Lombarde a été espionné, justement quand il se faisait la Lombarde. Les grands, grâce à la boîte de lentilles, savaient tout ce qui se passait entre eux au lit.

À l'entrée du quartier de Bel-Air il y a le grand poteau télégraphique Sarda au pied duquel se réunit « la jeunesse » du quartier. On l'appelle Sarda parce que la maison Marguerite appartient à Sarda qui s'en croit parce que sa femme travaille à la mairie. La Sardane – ou Sardine –, c'est elle qui nous voit de sa fenêtre, en train de lancer des cailloux sur les chiens, de nous battre, de jouer au ballon, elle sort souvent la tête pour gueuler qu'elle va

prévenir Monsieur le Maire, qu'elle voit tous les jours de la sainte semaine, qu'on n'a qu'à aller brailler ailleurs et qu'on finira tous en prison. Bande de voyous. On répond toujours, l'air choqué : Quoi ? Nous ? On fait rien ! Et ce soir-là, quand j'arrive, les grands sont là, ceux qui me protègent et ceux qui me filent des raclées. C'est l'été, il a fait du 36°, un peu de fraîcheur fera du bien au coucher du soleil. Tine est au centre du groupe et il parle. Quand Tine parle on se tait. Tout le monde sait que c'est un grand menteur. On se régale de l'entendre. Il finit toujours chaque phrase par : Si tu me crois pas, tu me crois pas. Ça calme les sceptiques. Tine vient de sortir la ceinture de son père. Il tient un bout dans chaque main. La ceinture fait une boucle. C'est simple, tu passes derrière le poteau, comme ça, tu la tiens comme ça et tu mets un pied, puis l'autre, tac, tac, tu montes. Néné dit : Ouais, c'est comme pour monter au cocotier pour les nègres. Tine s'énerve : Tiens ! Prends la ceinture ! Tia qu'à essayer, tié plus fort, toi ! Là, tout le monde sent qu'il va y avoir des marrons. La Lombarde intervient : Et alors ? Tié monté en haut du poteau Sarda ? Et alors ? Après tié descendu... Et il crache par terre. Oui, dit Tine la polio, mais comme il faisait beau, là-haut, on voit derrière la colline... Quoi, qu'est-ce qu'il y a, quand il fait beau ? dit Jeannot. Y a le cul à la Lombarde dans le ciel ! crie un petit de sa voix de petit. Il ramasse une claque au passage. Il crie encore et envoie des coups de poing qui ne font mal à personne. Tine poursuit : De là-haut, on voit la tour Eiffel. Mais que quand il fait très, très beau. Si tu me crois pas, tu me crois pas...

Dans le quartier de Bel-Air, les soirs d'été, les voisins à l'intérieur des maisons mangent la salade du jardin avec des oignons doux. Les fenêtres sont grandes ouvertes, on a baissé les moustiquaires. Pour le fromage, on retourne l'assiette et on pose le cantal dessus. Le cantal, c'est du fromage de pauvres. J'habite ici. Pour le moment. Plus tard, je vivrai loin, dans une grande ville comme Paris. Je porterai de belles cravates et des costumes tous les jours. J'aurai des souliers avec une boucle. Je mangerai au restaurant. Je paierai avec mes sous. J'aurai l'accent pointu et une auto. Personne ne me foutra plus de raclées. Ma cousine Plume me demande à quoi je rêve, avec mon air bête, au lieu de finir les nouilles, et je crie, je crie que je suis monté au poteau Sarda. Que d'en haut on voit la tour Eiffel, que c'est vrai, que je mens pas. Qu'elle peut pas comprendre, elle. Que là-bas, il y a des femmes parfumées avec des gros nichons, bien plus belles que la Lombarde, qu'elles me diront quand j'arriverai : « Bonjour cher monsieur, bienvenue. » Qu'un jour, moi, je vais

partir.

*

4. Dans le Paris de Sylvette

Grande et solide, cheveux blonds, yeux clairs et teint de pêche, Sylvette Fiori est une belle fille. Elle est née dans le Perche de parents ouvriers agricoles venus du Piémont il y a longtemps. Elle a eu une scolarité sans nuage, c'est une expression que l'on peut employer, est venue tenter sa chance à Paris à l'âge de 22 ans. Aujourd'hui, elle travaille depuis dix ans dans le même cabinet de dentiste, pour un être bronzé été comme hiver, un type à montre en or qui lui a raconté très vite des bobards. Grande, solide, cheveux blonds, yeux clairs et teint de pêche, ça n'a pas fait un pli, elle est passée à la casserole en deux temps, trois mouvements. Sylvette Fiori, c'est votre nom ? Oui monsieur, Fiori, disons, comme une fleur. Ça vous va bien. Merci, c'est gentil. Et hop, c'est parti. Un soir au resto. A suivi une courte idylle. La suite à l'hôtel. Le temps d'être amoureuse durant moins d'une seconde, elle a dû affronter assez vite l'épreuve d'un avortement qui s'est très bien passé, Dieu merci. Même si elle a été un peu mélancolique après. Son patron – l'être bronzé – n'étant pas « un monstre », mais seulement marié avec une emmerdeuse, comme il disait, il n'avait pas été nécessaire d'ajouter aux choses la complication des choses. D'ailleurs, il lui offrit un parfum fleuri. C'est gentil. Oui oui, Sylvette avait compris cet argument-là, ça va, ça va, j'ai pigé, pas la peine de me faire un dessin. Disons qu'elle n'avait pas voulu briser la vie d'une femme qu'elle n'avait vue qu'une fois au cabinet, et n'en parlons plus. Elle avait été augmentée, et elle n'était plus jamais repassée à la casserole. Quelle expression culinaire dégoûtante. Bon, terminé, merci bien. Bien sûr, elle avait pensé chercher du travail ailleurs, mais à la fin, non. Ensuite, par la force des choses, s'était établie entre son boss qui n'était pas un mauvais type et elle une vraie entente professionnelle. Paul Sednaoui appelait ça une *dream team*, hein, mademoiselle Sylvette ? Vous et moi, on a été un peu intimes et maintenant on est en team. Il souriait, lui tapait sur l'épaule. Elle souriait. N'en parlons plus. Elle louait un petit appartement pas trop cher, au second, dans le treizième. De la fenêtre on voyait passer le métro aérien sur son viaduc. Et donc, passé 30 ans, eh oui, ça va vite, sa vie était réglée, elle se levait, allait chez Sednaoui, passait à la supérette en rentrant à pied le soir et regardait Canal +. Elle avait des cousines près de la gare du Nord, Mélanie et Nathalie, avec qui elle dînait au chinois en bas de chez elle le samedi. Elles allaient

ensemble au cinéma Gaumont Italie le dimanche. À part ça, elle avait essayé le jogging. Sans plus. Pas mon truc. La ligne de métro l'amenait au cabinet trois stations plus loin. C'était pratique. Sednaoui lui parlait un peu de Saint-Tropez, où c'était plus comme avant. Elle l'écoutait en hochant la tête et il ajoutait : Passez-moi fissa fissa la compresse, mademoiselle Sylvette. Elle le trouvait réglo. Le coup de cœur qu'elle avait eu pour lui, c'était du passé. La parenthèse était close. Point à la ligne. Madame Sednaoui ne s'était doutée de rien. Ouf, très bien, très bien.

L'été, le cabinet fermait en août. Les Sednaoui partaient à Saint-Trop, plage de Pampelonne à faire des tours de Boston Whaler, lunettes de soleil et tee-shirt éclatant, tandis que Sylvette retrouvait son vélo, un bob du Tour de France et le Perche. À son arrivée, sa mère lui demandait si elle avait quelqu'un, et comme elle avait répondu non trois étés en suivant, la vieille femme avait voulu savoir, sans être indiscrete, si en fin de compte elle pensait, un jour peut être et jolie comme elle était, rencontrer quelqu'un, justement. Déjà qu'elle avait un bon salaire chez le docteur Sednaoui et... Sylvette avait posé un baiser de papillon sur la joue de sa mère, on n'en avait plus parlé, ni de ça, ni de petits-enfants à qui Maria Fiori apprendrait au jardin à choisir sur la plante les bons haricots pour faire une salade.

Tandis qu'à Saint-Tropez, au même moment, dans un restaurant de plage fameux, Paul Sednaoui est reconnu par une copine de dentaire perdue de vue pendant trente ans. Brigitte Martinez, qui avait été la vedette de sa promo, a alors traversé la terrasse et, passant derrière Sednaoui, elle a couvert ses yeux en disant : Qui c'est ? Bien sûr, il ne l'a pas reconnue, parce que, dans ces paillotes-là, on reconnaît des chanteurs, des animateurs de télé. Jamais ses camarades de fac qui ont pris du poids, qui vous tombent dessus en criant : Qui c'est ? Brigitte était toujours drôle comme à la fac. Divorcée plein de fois, elle recommençait sa vie. Marie Martine Sednaoui, autrement dit madame Paul Sednaoui, est tombée baba de cette « fille », et on ne s'est plus quitté. Coup de foudre. Brigitte, apprirent-ils, était à Saint-Trop chez elle. Chanteurs et animateurs de télé à denture éclatante lui disaient en passant : Chérie, faut que je te voie, tu fais toujours les blanchissements ? Quand tu veux, darling, répondait Brigitte. Les Sednaoui étaient sous le charme.

À la rentrée Sylvette fut contente de retrouver le cabinet. Sednaoui, content de retrouver sa chère Sylvette. La *dream team* se reformait pour une année de plus. Et puis, un jour, ou plutôt un après-midi, le dentiste sortit entre deux patients et revint avec un paquet emballé. Il appela Sylvette. Vous avez une seconde, là ? Dans

ces cas Sylvette savait qu'il fallait tout lâcher. Il déplaça le colis. Regardez ça, une nouvelle vie commence pour nous. Il présenta une plaque en cuivre, du type entrée d'immeuble. On pouvait y lire : *Paul Sednaoui et Brigitte Martinez Associés*. Suivaient les diplômes et mentions obligatoire. Sylvette resta silencieuse. Je ne comprends pas. Comment ? Mais si ! Je m'associe avec quelqu'un qui a besoin de moi à Paris. Vous allez l'adorer. Ma femme en est folle. Ah bon, d'accord, dit Sylvette. C'est bien, non ? dit le dentiste. Oui oui, répondit Sylvette. Ils couchent ensemble, voilà, pensa-t-elle tout au long du trajet qui la ramena le soir du Franprix jusqu'à son appartement, je ne veux pas être complice, pauvre madame Sednaoui. Je suis jalouse, murmura-t-elle en coupant les carottes pour le plat qu'elle mangerait au dîner, c'est absurde. Ensuite, elle regarda la télé. Elle se mit au lit. Pour la première fois elle eut du mal à s'endormir. Brigitte Martinez. Brigitte Martinez. Brigitte Martinez. Le métro de une heure était passé depuis longtemps, elle dormit enfin. Elle rêva. Brigitte Martinez et elle faisaient du vélo le long de l'Orne. En été. Tout d'un coup, prise d'une pulsion, Sylvette s'arrêtait au bord de l'eau et nue comme Ève la première femme, elle courait vers l'eau fraîche et nageait. Elle se retournait au milieu du fleuve et voyait Brigitte Martinez nager aussi. Nue aussi.

Deux jours plus tard, Sednaoui poussa la porte du local où ils stockaient les prothèses, une femme brune à la peau tannée par trop de soleil suivait. Elle sourit, dents éclatantes, et, venant vers Sylvette, elle l'embrassa sur les deux joues. Bonjour, je suis Brigitte, allez, moi je suis du Midi, on se tutoie, Bruno m'a dit que tu étais une perle. Quelle surprise, car dans le rêve de Sylvette Brigitte Martinez était blonde comme les blés, blonde à gros seins laitueux.

Suivit une longue période prospère.

Brigitte eut, en deux temps trois mouvements, une clientèle parisienne. Parfois, Sylvette ouvrait la salle d'attente pour madame Boccara, que Sednaoui soignait depuis des lustres, puis elle passait la tête dans le cabinet de Brigitte et disait – c'est un exemple : Brigitte, dans la salle d'attente, on dirait pas Michel Drucker de l'A2 ? Un copain, commentait sobrement la dentiste sans lever les yeux. Le vendredi soir, avant de se quitter, on faisait l'apéro avec des chips, des olives, du sauss, comme disait Brigitte. Sylvette rentrait pompette. Et puis elle avait compris qu'il n'y avait rien de louche entre les deux dentistes. C'était bien.

Le printemps pluvieux à Paris donne des ciels magnifiques. Comme si le mauvais temps de Bretagne avait eu le temps de se faire une beauté en survolant la ville. Vers l'ouest, au-dessus des

collines d'Asnières, la fin du jour était un enchantement de roses et de lilas. Il y eut une semaine où Sednaoui partit en déplacement, Brigitte et Sylvette regardaient par la fenêtre. Les deux femmes s'étaient habituées à l'apéro et c'était vendredi. Tu vis comment, toi ? demanda Brigitte en tranchant le sauss. Moi ? Dans le treizième, répondit Sylvette. Oui, ça je sais, avec un homme ? Ben non, dit Sylvette. Oh ! reprit Brigitte, tu préfères les filles, alors ? Les filles ! Quelle drôle d'idée, s'étonna Sylvette. Tu es une belle plante, c'est dommage tout ce corps de rêve, Brigitte désignait ses seins, ça ferait des heureux. Ben... merci, dit Sylvette rougissante en reprenant une chipster. Il faudrait que tu connaisses du monde, je vais m'occuper de toi. Oh, tu sais, Brigitte, je suis très bien comme ça. Ta ta ta, pas à moi ! Je dîne avec toute une bande ce soir, ajouta la dentiste, je t'amène ? Non, avait répondu Sylvette, j'ai cinéma avec mes cousines. Oh oh ! avait conclu Brigitte, y a du boulot. Et la conversation s'était arrêtée là.

Un mois passa.

Et un jeudi, Brigitte dit à Sylvette : Je t'emmène demain soir chez des copains. Ça va être gai. Voilà pourquoi, la nuit du jeudi, avant le dîner donc, Sylvette émue se dit qu'elle allait peut-être rencontrer un jeune dentiste, bien de sa personne, un peu timide, un qui aurait envie de la revoir. Elle se demanda de quoi elle aurait à parler, elle qui ne parlait pas. Nogent-le-Rotrou, personne ne connaissait, ça n'intéressait pas beaucoup. Elle se leva dans la nuit et enfila ses robes, de la plus sage à la plus osée, incapable de choisir. Elle se rendit compte pour la première fois qu'elle ne s'achetait pas souvent de vêtements. Elle n'y pensait pas. Elle se dit qu'avec le jeune dentiste prévu de demain soir elle finirait par aller faire les boutiques. S'ils se plaisaient, bien sûr.

Le vendredi à 20 h 30, du côté de la rue Caulaincourt, Brigitte Martinez approcha sa bouche tartinée au rouge de l'interphone d'un grand bâtiment XIX^e. C'est Brigitte, je suis avec le cadeau, ouvre. Puis elles entrèrent. Moi, j'ai pas de cadeau, s'excusa Sylvette dans le mini-ascenseur, je savais pas. Brigitte, en hauts talons et pantalon de cuir, lui répondit en reniflant, sans lever les yeux : C'est toi le cadeau. Au troisième, elles sonnèrent et la porte s'ouvrit sur un grand « Ah » de joie. Une femme petite, vêtue d'une longue robe noire quasi transparente, les invita à entrer. Brigitte et Sylvette se défirent de leurs manteaux tandis que du salon un chœur d'hommes criait : « Le cadeau ! Le cadeau ! » Nous sommes chez Blandine, dit Brigitte, de Béziers comme moi, elle aussi fêtarde de longue date. Dans le salon, la chanson « Le cadeau » redoublait. Cinq hommes, les chanteurs, étaient dans un sofa. On avait dressé la table. Le dîner

était prêt. Les hommes se turent, elle ne sut dire que : Bonsoir, je m'appelle Sylvette. Dany, Georges, Fédé, Maurice et Jean-Luc se levèrent. Une autre femme était là, elle s'appelait Katy. Tous buvaient du champagne ou du whisky. Blandine fit les présentations. Sylvette trouva qu'aucun ne ressemblait à un gentil jeune dentiste. À table, placée à côté de Fédé, qui s'appelait Fernand, elle écouta. L'homme faisait des reportages pour la télé dans des pays en guerre. La misère, la crasse, la saloperie, il connaissait. Il aurait pu être son père, elle chercha un moment une phrase pour Fernand, une phrase sur l'état du monde. Mais comme le soir elle rentrait après le JT, l'état du monde n'était pas sa spécialité. Elle resta silencieuse. Les autres hommes parlaient à Fédé comme au grand chef indien, et quand Brigitte lui lança : Ça fait combien qu'on n'a pas baisé toi et moi, mon Fédé ? Sylvette rougit. Tous ces gens devaient former une sorte de bande, sûrement. Elle était la plus jeune, la nouvelle. Elle était mal à l'aise. Brigitte lui envoyait des clins d'œil de l'autre côté de la table, des signes de : Tout va bien, détends-toi. Les copains de Fédé étaient jolis garçons. Baroudeurs eux aussi mais moins que Fédé. Eh ben, on a l'impression d'être au bivouac avec vous, dit la quatrième fille qui s'appelait Katy, qui avait l'air garçonnette. Eh ? s'amusa Dany, tu blagues, là ? C'est pas un BMC, ici ! BMC, Sylvette n'avait jamais entendu ce mot. C'est alors que Blandine, qui venait de resservir du navarin d'agneau, se leva de sa chaise, sortit et exhiba ses seins nus pour l'assemblée. En regardant Sylvette, elle ajouta dans un ululement : C'est un bordel militaire de campagne, ma chérie ! Et son voisin de table, Georges, se leva aussi pour lui téter le sein. Blandine poussa des soupirs intenses, oh oui oh oui, et finit par éclater de rire. Elle entraîna toute la table, rangea sa poitrine dans son corsage et se remit à manger. On est folles, résuma Brigitte. Sylvette avait le feu aux joues. Une envie de fuir la prit, elle eut un regard de panique vers sa patronne. Qui ne bougea pas. Tout le monde trinquait. Fédé resservait Sylvette et levait son verre pour retringuer avec elle. Vider sans cesse son verre, là, ça faisait beaucoup. La conversation était amicale, ancienne, entrecoupée d'éclats de rire. Blandine avait choisi de la musique douce. Dany passait son bras autour du cou de Brigitte et caressait son dos. L'embrassait. Brigitte qui chuchota à Sylvette : Tu aimerais savoir à quelle sauce tu vas être mangée, hein, chérie ? Moi ? Pourquoi ? Non, ça va, non non, ça va bien, c'est sympa, répondit Sylvette en regrettant aussitôt d'avoir lâché une grosse ânerie. Bien sûr qu'elle va bien, dit Fédé, elle a tout compris, va. Il lui parla de Nogent-le-Rotrou, de l'Irak pendant la guerre, puis de Nogent-le-Rotrou. Comme s'il connaissait, alors que personne ne connaissait Nogent-le-Rotrou. Elle sentait le genou de

l'homme appuyer sur sa cuisse. Elle était un peu pompette. Elle songea au jeune dentiste de ses rêves et murmura : Pauvre Sylvette. Puis on passa au salon pour le dessert et, la crêpe Suzette débordant de sa petite assiette, en manque de petite fourchette, elle se retrouva coincée dans le canapé. D'un côté Féfé, de l'autre Dany. Devant eux, dans un mètre carré, Georges dansait collé à Brigitte, bras tendu, une assiette à crêpe en équilibre sur les doigts. Elle embrassa son cavalier à pleine bouche. Dany tout à l'heure, Georges maintenant. C'est pas sérieux, tout ça, se dit Sylvette. Le phono jouait *Quisas, quisas, quisas*. Finir le dessert pour ne pas vexer et puis, vite fait, un bisou à Brigitte, remercier, dire que c'était très bon, encore merci et zou, partir. Ça devenait, disons, intime. Faire tapisserie alors que des gens s'embrassent est pénible. Elle avait vécu ça en cinquième, alors là, sans façons. Où est passée Blandine ? demanda-t-elle à Katy assise un verre à la main à l'angle de la table basse. Derrière, dans sa chambre, dit Katy, viens, on va la voir. Sylvette se leva, elle avait du mal à tenir debout. Dans son dos Katy la guidait mains sur ses hanches. Elles entrèrent dans la chambre. Blandine était sur le lit, jambes en l'air, le ventre recouvert par les fesses nues de Jean-Luc. Oh ! lui dit Katy à l'oreille en se collant à elle, je crois qu'elle est en train de faire des... comment dire ? Des galipettes, voilà, c'est le mot. Sylvette voulut faire demi-tour et se retrouva bouche à bouche avec Katy qui l'embrassa vite sur la joue. Gentiment. Tu es contre ? murmura Katy en indiquant Blandine d'un hochement de tête. Ben, c'est privé, disons que c'est des trucs privés, non ? C'est vrai, reprit Katy en l'embrassant encore plus près des lèvres, c'est privé, qu'est-ce qu'on fout là, hein ? Elle ajouta un autre baiser plus embarrassant. Rassure-toi, on part quand on veut, précisa-t-elle. Ben oui, sinon c'est gênant, dit Sylvette. C'est... Oui, hein ? dit Katy, ça fait un peu... Tu as déjà fait ça, toi ? Oh non ! Moi non ! s'écria Sylvette, puis elle eut honte. Tu es merveilleuse, sourit Katy au moment où Blandine commençait à ahaner, et elle serra Sylvette dans ses bras, comme une amie que l'on va quitter. Il faut que je t'embrasse, reprit Katy, tu es trop mignonne. Si pure. Je suis un peu saoule, avoua Sylvette, vaudrais mieux que j'aille au lit. Je vois ça, commenta Katy, allonge-toi là, fais comme s'ils n'étaient pas là. Je m'occupe de tout.

Debout dans sa cuisine, seule, Sylvette Fiori, qui avait tant espéré un gentil dentiste, futur père de ses enfants, venait de retrouver son appartement du treizième quand revint le jour. Elle avait, cette nuit, « couché » avec cinq hommes et trois femmes. En même temps. Elle s'étonnait : Je ne pleure pas, non, je ne pleure pas. La lueur du métro aérien courant sur son portique traversait les branches du boulevard, éclairait la rue en contrebas. Le coin sombre où dormait

le clochard. Alors quoi ? Ouvrir la fenêtre, sauter ? Adieu la vie ? Au pis, je me déboîterai quelque chose et serai estropiée, genre madame Boccara qui vient au cabinet en fauteuil. Cinq hommes et trois femmes, murmura-t-elle. Qu'est-ce qui s'est passé ? Ce matin, elle n'avait pas sommeil. Son cœur battait dans sa poitrine. Elle n'avait pas faim. Pas chaud. Pas froid. Pour la première fois cet appartement où elle avait vécu ses années parisiennes lui parut laid. D'habitude, elle le trouvait propre, petit. Mignon. Elle ne bougeait pas, elle gardait les clefs dans la main. Au centre de la pièce. Si, se dit-elle, je quittais cette pièce pour ne jamais y revenir – par exemple –, rien à l'intérieur, meuble Ikea, stéréo, poster d'un temple d'Angkor, ne me manquerait. Et si, une fois dans la rue, je bazardaï la clef dans un caniveau pour jamais ne revenir en arrière, c'est parce que quelque chose vient de s'éteindre en moi avec l'arrivée du jour. Quelque chose qui m'a tenue debout, qui témoignait de l'été, du bord de l'eau douce, de promenades à vélo. Ce matin Sylvette Fiori, grande fille solide, aspirait à n'être qu'une femme qui n'aurait pas existé. Elle murmura : La vie simple à jamais perdue. Ça n'était pas triste, ça n'était pas un regret, c'était *comme ça*. Pas un homme ayant vécu en ce temps-là, dans cette ville-là, ne se rappellerait avoir croisé mademoiselle Fiori, oui, c'est ça, comme la fleur en italien, elle qui venait de baiser en une nuit avec cinq inconnus. Elle qui ne baisait jamais. Pourquoi suis-je si calme, je ne sais pas ce que j'éprouve. Ça n'est pas la paix intérieure, comme on dit dans *Gala*, mais le rien, le grand rien. Sans doute parce que je ne suis rien.

Une idée affreuse, nouvelle, à laquelle jamais elle n'aurait songé « avant », venait d'éclore dans sa tête : La personne à quitter, Sylvette, c'est toi. Voilà.

Malgré leurs relations à Saint-Tropez, ni Paul Sednaoui, ni Brigitte Martinez ne sauront me retrouver. Ma pauvre mère attendra un signe, submergée du chagrin de ne plus me voir.

Elle s'assit, à la fin. Des métros passèrent, repassèrent. Le téléphone sonna en vain. Bien plus tard, elle sortit.

Le clochard surpris leva un instant sa tête meurtrie, au bling-bling que firent les clefs plongeant dans la bouche d'air qui lui servait de lit. C'est à peine s'il sentit le parfum fleuri de Sylvette Fiori, qui lui posait toujours des petits sous et que jamais ni lui ni personne ne revit.

5. En Asie, il y a longtemps

Pour panser leurs plaies, puisqu'ils s'étaient beaucoup déchirés, Loli (Lolita) entraîna un jour Pepito en Asie. Voilà comment ils firent leur premier grand voyage. Qui fut leur dernier aussi. Arrivés à Bangkok, ils traînèrent quelques jours dans la moiteur, peu friands de temples ni de pagodes. L'oxyde de carbone mélangé au nioc mam plus le décalage horaire leur écrasaient la tête. Ils tournèrent en rickshaw ici et là, accablés de bruits et d'odeurs sans rien ressentir de la ville, et tombèrent par hasard devant la vitrine d'un artisan photographe qui tirait des portraits à l'aide d'une ancienne chambre de bois, une boîte sans âge, énorme. Ils prirent donc la pose et payèrent trois sous un beau tirage couleur sépia, un grand format. Une œuvre pour l'éternité : l'image d'un homme de 30 ans, d'une jeune femme de 26. Derrière cette apparence parfaite, rien n'était simple. Et donc, pour comprendre, il faut bien ici les décrire : raisonneur, Pepito, regardait volontiers à l'intérieur de lui-même, passionnément, et Loli, coquette, regardait toujours à l'extérieur, imprudemment. Ils étaient différents. L'Asie, pour bien des Européens sans âme, est un paradis. Les plages à palmeraies adossées à la jungle, les gargotes à soupes épicées, les apprentis éclairés au néon blanc, les fins de jour traversées d'ombres de pêcheurs filets en vrac sur l'épaule, toutes ces choses savoureuses, Pepito et Loli les voyaient à peine. Ils souffraient. Le coup de cœur qui les avait réunis s'était vite usé, les laissant stupéfaits, incrédules. Et le désir le premier s'était envolé, parti.

Plus tard, du côté de Chao Phraya, ils louèrent une barque et visitèrent les klongs. Pepito observait Lolita. Il la prenait par la main, par l'épaule ou par la taille. Comme avant, mais pas comme avant. Tu ne m'aimes plus. Oh ! Tais-toi ! Là, je le vois bien. Tu me rends folle. Regarde, c'est joli, ça. Je m'en fous. Quelque chose a changé. Tu ne m'écoutes plus. Je ne sais quoi inventer pour te plaire. Allons manger une soupe de riz. Qui parle ? Peu importe. Ça n'en finissait pas. Ils se lassaient.

Loli tournée vers l'extérieur, comme on l'a dit plus haut, voulait vivre d'aventures. Le soir, elle allait vers les bouges. Le louche l'attirait. *Follow me, sweetie*, lui disait le pirate croisé par hasard, *no danger, safe*. Elle s'éloignait dans l'ombre en riant. La poudre blanche l'apaisait. Des Chinois à clope vissée au bec, des peep-shows

clandestins, des arrière-salles de jeux, elle voulait tout voir. *It's safe*, chuchotait le guide aux yeux en amandes. Pepito tremblait de rage. La misère étalée, les danseuses nues, les talons compensés. Les tristes mollets arqués, les minijupes de paysannes devenues putes. Le corps payant. Les regards vides. L'argent. La bière Singha, le néon blanc encore, au toit de la baraque, l'amour à la carte, tout cela le désolait. *It's safe*, s'agaçait Loli, putain, détends-toi, t'es sourd ou quoi.

La ville les ennuya vite. Un soir ils montèrent dans un train vers le sud. Chacun assis en tailleur sur sa couchette fumait en regardant défiler la nuit. Les taches de rizières sous la lune. Les norias de camions aux passages à niveau. Les chemins de terre. Les lampions solitaires. Ils s'endormirent chacun de son côté, sans un bonsoir, sans un mot, sans rien, on aurait dit des chiens sur la banquette. Dans la nuit, la tête bourdonnante, Pepito souleva un coin du rideau. Dans le couloir, Lolita, debout, fumait et riait avec un inconnu penché sur elle. Je rêve, murmura-t-il. Il se rendormit. Plus tard encore, le train s'arrêta longtemps. On aurait pu toucher les buffles dispersés sur la voie. On sentait l'odeur des bêtes. Les familles de paysans en route pour le marché, dans le point du jour, perchés à trois sur leurs mobylettes, plus les canards, l'océan entre deux collines, indiquaient l'approche d'une ville au bord de l'eau. La fin du voyage. Loli dormait maintenant. On découvrait la mer d'Andaman.

À la gare, ils louèrent des scooters japonais fatigués. Très vite, ils s'éloignèrent dans la jungle. Ils trouveraient une plage, une paillote, quelque chose correspondant à l'idée qu'ont les Européens de la vie simple. Passé une côte, un col dans la brume chaude, ils roulèrent vers une baie. Et c'était là. C'est là, dit Lolita, ça va être bien. Quelques hippies tardifs les avaient précédés, qui les regardèrent descendre de leurs machines, affichant sous leurs dreadlocks un mélange de bienveillance et de condescendance. Les enfumés permanents sont partout, ricana Loli. Dans l'unique hôtel au toit de tôle bouffée par la rouille, ils s'installèrent. Une famille indienne déjà sur place, le père, la mère et leur fillette, échangèrent avec eux des sourires amicaux. Le paradis au bout du monde, en somme. Au bar, Pepito commanda une bière, puis, assis à l'avant de la véranda, il attendit Loli restée dans la chambre. La petite Indienne vint tourner autour de lui. Une enfant maigrichonne et rieuse. Il la félicita pour son costume de bain. Je sais nager, dit-elle en anglais. Ses parents ne tardèrent pas et toute la famille partit s'installer sur le sable, à deux pas de l'eau qui était loin. Car c'était la marée basse. L'air marin rafraîchissait le paysage. Les palmes swinguaient

dans la brise. Maintenant, la petite dansait aussi, là-bas. De temps à autre, elle lançait des bâtons rapportés par la vague. La barmaid à casquette rouge posa une tranche d'ananas devant Pepito, dit que la mer était dangereuse, *sea ca'efull*, et repartit tirer sur sa clope derrière le comptoir en écoutant de la musique locale. Ou chinoise. De la daube. Le paradis, donc. Qu'est-ce qu'elle fout ? s'agaça Pepito. Loli arriva plus tard. Tu m'as attendue ? Ne m'attends pas, va te promener, si tu veux. J'adore ton si tu veux, grogna-t-il, qu'est-ce que tu foutais ? Oh ! tu fais chier ! À la fin, ils firent une promenade vers le bout de la baie, croisant un pêcheur, la canne sur l'épaule. Ils ne se parlaient plus. Le ciel se couvrait de nuages gris bloqués par la montagne. La fin de la mousson. Au bout de la baie, il y avait un amas de rochers, des granits noirs. Lolita quitta son tee-shirt et son short en même temps que sa culotte. Complètement nue, elle se mit à l'eau et sans se retourner lui fit signe de venir. Il resta sur la plage. *Sea carefull*, pensa-t-il. Elle nagea. En fait, elle se trempait. Il la surveillait. Elle était assise dans l'eau. Parfois la vague la recouvrait et elle réapparaissait ensuite, jetant sa tête en arrière pour lisser ses cheveux. Tu ne te baigne pas, dit-elle en revenant. Ça n'était pas une question. Juste un mot pour dire quelque chose. Ça aurait pu être : Elle est bonne, ou bien : C'était agréable. Rien, donc. Elle paraissait tranquille. Au retour, ils remarquèrent face à l'hôtel, loin là-bas, comme un attroupement. Des gens d'ici se baignent, se dit Pepito. La mer remontait, mouillant leurs pieds. Le temps d'arriver à l'hôtel, la plage fut à nouveau vide. La véranda était vide. Sur le côté, quatre jeunes hommes étaient accroupis en fumant près d'un tapis roulé à même le sable. À la lisière des palmiers. Pressée de se doucher, Lolita était vite retournée dans la chambre. Ensuite, elle allait dormir. Ils se retrouveraient plus tard. OK, ciao ciao. Pepito s'approcha du groupe. De petits pieds sortaient du tapis. Sans qu'il eût besoin de poser une question, un garçon se leva, le salua : *Indian little girl dead*. La petite s'était noyée. Et maintenant, elle était là, roulée dans le tapis. On attendait une voiture de l'hôpital ou de la police pour emporter le corps. Plus loin, sous les palmiers, le père de l'enfant était assis à l'écart. Pepito et lui se saluèrent. Le visage de l'homme n'exprimait rien qu'une sorte de grande lassitude. Il regardait la baie. Les vagues paisibles. Un pick-up surgit enfin et l'on chargea le tapis contenant le corps. Pepito aperçut une dernière fois les pieds, les garçons montèrent à l'arrière autour du cadavre de l'enfant posé sur la plateforme. Le père s'assit à l'avant. La camionnette s'éloigna.

Revenu sur la véranda, Pepito remarqua la casquette Coca-Cola de la barmaid derrière son comptoir. À genoux, elle rangeait des bouteilles, écoutant en boucle la chanson chinoise sirupeuse que

l'Asie entière écoutait cette année-là. L'année de la petite Indienne noyée. Il descendit de la terrasse vers le parking à l'arrière de l'hôtel. Assis sur son scooter, il alluma une Camel, puis une autre, il fuma longtemps. Aller voir Lolita, la prendre dans ses bras, lui parler de la vie fragile ? Elle aurait aussitôt poussé des cris d'horreur. L'aurait accusé. Pourquoi tu viens me raconter tout ça, merde ! Tu aurais voulu que ça soit moi qui me noie ? Tu es dingue de venir me dire des trucs pareils. La mort m'effraie, tu le sais ! Dégage ! Des misères, donc, des paranos de défoncés. Pepito resta quillé sur la moto. Après la douche, il arrivait qu'elle dorme jus qu'au soir et souvent il restait à la contempler.

Plus tard, il n'avait pas bougé, il fit démarrer le scooter, il irait faire un tour. Sans la prévenir. Alors il quitta le village, il roula. Il traversa d'autres villages, des rizières, encore des rizières. Il roula, il roula longtemps. Et puis il y eut une croisée des chemins. Il aurait pu prendre à droite, en face. Autour de lui, il n'y avait plus que des arbres. Personne ne passait par là. Il était loin, perdu. Il arrêta le moteur. La jungle devint silencieuse, comme en attente. Au-dessus de sa tête les nuages gris s'accumulaient. La chaleur devenait pesante. Et d'un seul coup, des litres d'eau dégringolant du ciel trempèrent la terre. La pluie de mousson, chaude, violente, ruisselait partout. Mouillé jusqu'à l'os, la tête dans les épaules, il ne bougeait plus. La foudre tomba partout autour dans un fracas de fer rebondissant. Une paysanne à moto roulait en sens inverse, sourcils froncés, la chemise collée au corps dessinant la pointe de ses seins sous le tissu. Les yeux fermés, il revit la petite Indienne en costume de bain, la fillette enchantée qui disait je sais nager. Personne ne sait nager, murmura-t-il, personne. Il pleuvait, ça n'en finissait pas. Et puis l'orage s'arrêta d'un coup. Il était douché, et pour la première fois depuis longtemps il sourit. Il cria à l'adresse des arbres : Je vous dis que je suis vivant sur cette terre. Je suis là. Je respire sous mes habits mouillés. Dans cent ans, personne ne se souviendra ni de la petite Indienne, ni de moi. Ni de toi, Loli. Ni de toi non plus. S'il te plaît, n'en parlons plus. Ce ne fut dit ni comme un aveu, ni comme un regret, mais comme une découverte, comme un bon signe : la nuit qui venait promettait d'être douce.

Démarre, maintenant, ajouta-t-il, c'est fini.

6. À Saint-Germain-des-Prés, une actrice

Ce fut un pur hasard.

Au moment où j'écris, je suis à nouveau là, en ce jour-là, et l'éblouissement ne faiblit pas. J'ai 20 ans. Ça commence donc et je vis depuis peu à Paris. Ça n'est plus une nouveauté et pas encore une habitude. Je voudrais bien être un artiste, d'ailleurs je suis prêt, ça va venir, je le sens. Je rêve. En réalité, je ne sens pas grand-chose. Je rêve comme on rêve à cet âge. Je n'ai pas encore perdu les plumes de l'adolescence. J'ai l'impression d'être un être rare que le monde ébloui va découvrir. Ça va être bien.

En attendant, je m'installe. Je loue rue Gay-Lussac une chambre de bonne. Au septième, sans ascenseur. Cela n'a aucune importance, je veux bien monter des étages de service. Aller aux toilettes au bout du couloir. Me laver les roubignolles dans un lavabo, aucune importance, je n'ai pas fait le voyage pour des prunes. Je ne sais pas comment je vais m'y prendre mais, je vous le dis en face, je suis prêt.

Des garçons prêts, ça, j'en vois. Eux aussi sont prêts. À tout surtout. La vie parisienne est une jungle, on ne le dira jamais assez, et dans cette jungle on va voir ce qu'on va voir. Je ne dirais pas que j'ai « plein » d'idées car les idées que j'ai, tout le monde les a. Elles sont dans l'air du temps. À 20 ans on fait comme tout le monde, convaincu de ne rien faire comme personne. On se comporte comme un Gnafron avec les filles. On trahit tout ce qu'on peut trahir. On se nourrit de nouilles, que je commence à appeler « pâtes », et on fréquente La Coupole. La première fois que j'entre à La Coupole, il y a un type avec un chapeau de cow-boy ; là, sur la droite, seul à une table, il a des Ray-Ban, il rit pas. C'est Melville. À La Coupole, on croise aussi la bande à Kalfon, à Clementi, etc., déguisés comme jamais on aurait le culot. Qu'on trouve « géniaux ». Qui passent par là. Sans rien voir. Qui sont chez eux. Occupés par des trucs « géniaux » qu'on aimerait bien faire, nous aussi, mais voilà, personne ne me demande rien.

On est fourré toute la sainte journée à la limite du Quartier latin et de Saint-Germain, dans ce périmètre sacré autour du Champo. À ceux qui n'ont pas connu Paris, je me dois d'expliquer que le Champo et quelques autres étaient des cinémas d'art et d'essai

mondialement renommés pour leurs puces et leurs fauteuils défoncés. À 20 ans, on va au cinéma toute la journée pour se gratter, on voit tout, on juge tout. On est sévère. Sauf pour Pasolini, Antonioni, Visconti, Fellini, tout ce qui finit par i est bon signe, et on passe l'après-midi devant l'écran. Ça s'appelle le cinéma réaliste. C'est italien. Y a tout. Et puis les pâtes, on à l'habitude, on en a tous les jours. On pense à fonder une revue de cinéma, un truc marginal, mais le système se défend, ouais, c'est clair, il est contre les jeunes qu'auraient des choses à dire...

Vous me suivez ? Oui ? Alors je n'insiste pas.

Maintenant, voici mon histoire. Quand j'ouvre la minifenêtre qui donne sur les toits, entre deux cheminées, je vois la Butte et le Sacré-Cœur, loin là-bas. Monté sur une chaise, je m'assois dans l'encadrement, un pied dehors un pied dedans, une demi-fesse sur les toits de Paris, et je mastique alors ma ration quotidienne de spaghettis à la tomate. C'est midi, c'est l'été. Cet après-midi j'irai, c'est fort possible, au cinéma. Au retour, j'achèterai un portemanteau, un truc en solde sur un long pied fin en tube avec des boules en haut. Un pas cher, je sais où. Dans ma chambre, je n'ai pas de placard, pas de tiroir. Mes vêtements sont toujours en vrac sur le lit ou posés par terre. Le portemanteau fera l'affaire. Le soir, il m'arrive de m'endormir sur une pile de chemises et de pantalons en écoutant le Pop Club. Mon gourbi ressemble à un gourbi. Les filles qui montent jusqu'ici sont aussi secouées qu'à l'arrivée au sommet du mont Blanc, et donc, avec le bazar en plus, euh, non non, là, tu vois, on se rappelle. L'odeur de patchouli domine.

Au Champo je viens de voir une merveille. Comme je suis maintenant un cinéphile de première bourre, je ne donne plus les titres des films que dans la langue d'origine. Cette merveille s'appelle *Fata Sabina*. L'actrice est Monica Vitti et il y a là une scène qui va entrer dans l'histoire du cinéma sous le titre *il gelato al torrone* qui me brouille la vue, me mets dans un état d'émotion intense et fait de moi un cafard de salle obscure, béant d'amour, dégoûtant comme un dessin de Crumb. Sur l'écran, un couple en voiture, une Giulietta, une route près de Rome. L'homme, sorte d'Alberto Sordi, est élégant comme un grand couillon friqué, elle, assise à la place du passager, porte une robette fleurie. De Pucci. Elle mange une glace en pot avec une petite pelle en bois. Il conduit. Il la regarde. Comme on dit, elle se régale. Il sourit. Elle dit : Tu t'es trompé, ça n'est pas une glace au citron, c'est au nougat. Of course, c'est en italien. Elle prend de grosses cuillerées et enfourne la glace dans sa bouche divine. Ça dure. Elle est rêveuse.

C'est simple. C'est un plan simple. Ça dure. Puis elle a de la glace sous la lèvre inférieure qu'elle rattrape d'un coup de langue. C'est charmant, c'est tout sauf dégueulasse. Et là, Alberto qui n'a de cesse de tourner la tête vers elle, lui dit cette chose insensée, brûlante : Tu aimes la glace au nougat ? *Ti piace il gelato al torrone* ? Elle le regarde sans répondre et continue de finir le petit pot. Elle racle même le fond et boit la crème fondue comme dans un verre. Elle ne laisse rien. Puis elle jette le pot vide par la fenêtre, tandis que la voiture roule toujours, et répond calmement : *No*. La caméra reste sur elle. C'est exquis. C'est du cinéma.

En sortant du film, du côté de Saint-Germain, j'ai acheté le portemanteau. Il est plus encombrant que prévu, plus lourd, et je le charge sur mon épaule. Je le rapporte au gourbi. Ça n'est pas si loin, je rentrerai à pied. J'ai hâte d'arriver, et d'ailleurs, pour ne blesser aucun passant, j'irai par le marché Saint-Germain. Où il n'y a jamais un chat. Je chemine donc le long du marché. Mon truc m'embarrasse, je le déplace d'une épaule sur l'autre. Quelqu'un vient en face sur le trottoir étroit. C'est une femme. Elle est encore loin. Il va falloir me ranger entre deux voitures pour la laisser passer. Au fur et à mesure qu'elle approche, j'oublie mon épaule meurtrie, quelque chose que je n'ose deviner va se produire. Je sens qu'elle a commencé à sourire en m'apercevant encombré par mon ustensile. Elle est grande. Elle est blonde. Je me sens idiot. Plus elle vient, plus mon cœur bat. Là, elle sourit, pas de doute. Nous allons nous croiser et je mets un pied dans le caniveau pour la laisser passer. Des fossettes se creusent sur ses joues. Un peu comme si elle était une actrice italienne qui mange *un gelato al torrone*. Nous nous croisons enfin, la légère bosse et l'aile de son nez sont une perfection, elle rit presque en me voyant, plisse les yeux et me dit d'une voix grave un peu rocailleuse : *Buon Giorno*. Elle s'éloigne. Je me retourne, manquant défoncer le pare-brise d'une voiture avec mon engin. Je vais presque tomber dans les pommes. Elle a disparu à l'angle de la rue.

Aujourd'hui je suis vieux. Une question m'obsède : Pourquoi, mon Dieu, avais-je un ridicule portemanteau sur l'épaule le jour béni où, le long du marché Saint-Germain, j'ai croisé Monica Vitti pour la seule et unique fois de ma vie ?

7. Plein été au Cabo Creus

Là, on attendait Didier.

Il arriverait par la mer, tirant une barre sur la carte entre Port-Camargue et le phare de Creus, cap au 320. Les hommes, grands marins du dimanche, prenaient des airs entendus pour annoncer aux femmes en grappes à la terrasse du bar Maritim que « ... parti il y a deux heures, Didier mouillera une ancre du côté de l'anse de la Guillola à l'apéro ». À l'apéro, qu'on se le dise, ça tombait bien. « Il va trouver du vent force 2, 3 vers midi et donc, les filles, avec son nouveau bateau magnifique qu'on allait voir pour la première fois, Didier doit, en ce moment même, tracer un sillon blanc dans la mer bleue à 30, 35 nœuds de moyenne. Deux fois cinq mille chevaux lancés à fond devaient, écoutez bien les filles, soulever à l'arrière une gerbe magnifique haute de plusieurs mètres. Peut être cinq, peut-être plus. » Ça, ça faisait rêver. Nathalie, 30 ans, nouvelle dans la petite bande, arrêta de croquer dans son « bikini » (sorte de sandwich fait à la va-vite avec du fromage synthétique et du jambon bas de gamme dont le Maritim à le secret jamais dévoilé) pour demander qui était ce Didier que tous attendaient. Un copain, avaient répondu le chœur sacré des hommes, tandis que les filles, ou les femmes si vous préférez, avaient baissé des yeux voilés par une légère brume. On en était resté là. Nathalie allait avoir la réponse un peu plus tard, lorsque Martine, avec qui elle faisait les courses pour le lunch sur les bateaux, lui avouerait que, oui, c'est vrai, Didier avait eu, disons un coup de cœur, disons, pour la plupart des filles de la petite bande. Le genre de con qui fait des dégâts ? avait alors suggéré Nathalie. Et Martine avait répondu que pour trouver un con qui fait des dégâts, il devait y avoir en face une conne qui accepte les dégâts. Toi aussi ? avait enchaîné Nathalie au moment de commander, en catalan, le poulet aux herbes tournant dans la rôtissoire du Super. Martine n'avait pas répondu tout de suite mais avait murmuré que, en ce temps-là, entre son Gigi et elle (ils vivaient ensemble depuis sept ans déjà) il y avait eu, disons, « un léger flottement ». Puis elle avait tendu un billet à la marchande en disant à Nathalie : Laisse chérie, je paye, façon de conclure une discussion où elle en aurait juste trop dit.

Il faut avoir vu, au cœur du plein été, le chapelet de barques catalanes bleues, blanches, vertes, jaunes, sortant de la baie de

Cadaqués, peu avant midi, pour comprendre la joie enfantine des vacanciers habitués de cette côte bénie des dieux. On a chargé à bord des litres de rosé dans des compartiments remplis de glace, les tomates, les poulets rôtis aux herbes, les *jamons pata negra* et la *tarta ouiski* pour le dessert, les magazines *Gala*, *Interview*, *Match* dans toutes les langues pour ceux qui tiennent à se cultiver. En route vers le Cabo Creus, sous le vent, dans une série de calanques qui s'alignent entre le phare et la baie dans la dentelle des garrigues. Cala Fredosa, cala Bona, cala Torta, cala Jugadora, et bien sûr cala Guillola. Chaque bateau a sa favorite où il aime à revenir. Même si, ici non plus, on l'a compris, la fidélité n'est pas une exigence.

À l'arrivée « sur zone », voici la barque blanche. Martine, tendue comme un ressort, une chaîne d'ancre à la main, attend les ordres. Le petit groupe est maintenant à la Guillola, et sur chaque catalane qui va mouiller, terme de marin, le propriétaire, debout à l'arrière, surveille la côte et les brisants avec le sérieux d'un capitaine de morutier en difficulté dans la mer de Béring. Derrière lui, en panne, encore un joli terme de marin qui veut dire arrêté, les deux autres barques, la jaune et la bleue, attendent leur tour pour embosser. Chacun connaît le mouillage depuis des années, mais étaler un peu de professionnalisme est nécessaire, surtout s'il y a à bord une nouvelle fille, une invitée, Nathalie donc, jolie comme un dimanche et déjà les seins à l'air dès la sortie de la baie. Très, très beaux seins et lunettes noires assorties. Enfin, le cri attendu sonne à l'arrière : « Martine ! Mouille !! T'es sourde ! » Et Martine, l'air dégoûté, jette en vrac ancre, chaîne et cordage au fond de l'eau en faisant attention de ne pas mettre le pied dessus quand tout ce bazar descend dans l'abîme. Un accident est vite arrivé et la maladroite blessée pourrit alors la journée de ces êtres frivoles et sympathiques, incapables de supporter la moindre contrariété. À l'heure de l'apéro, pas de compassion.

Plus tard, on a installé les tauds, encore un terme de marin désignant ces toiles plates accrochées au-dessus du pont pour protéger de la violence du soleil. Les barques sont bord à bord, on va sans peine, courbé, de l'une à l'autre, pour récupérer un verre, des *patatas fritas*, une olive. L'apéro a commencé. Les bouchons de rosé claquent partout. Les garçons ont plongé pour vérifier l'ancre, ça va, c'est bon, les pêcheurs d'oursins interdits sont dans l'eau eux aussi. La mer ? Un lac. Le ciel vertigineux. Il fait chaud. Ça va bronzer. Une imprudente a mis de la musique et plusieurs ont grogné en même temps : « Fais pas chier avec ta musique. » Oh, ça va, ça va. Et on en est tous restés là, sans bruit. À écouter le clapot.

Les plaintes lasses des mouettes venues en visite pour le déjeuner. Qui n'a pas encore été servi. C'est exact, pas encore. Pourquoi ? Je veux bien le répéter, parce que l'on attend Didier avec son nouveau bateau.

Et voilà que le portable de Gigi sonne. Didier ! clame Gigi à la compagnie. Ouais, Didier, tu vas nous voir, on est à la Guillola. Il raccroche et sourit aux filles. Les filles ? Votre chouchou est là dans une minute, et je vous préviens, il a son nouveau gros bateau. Coup d'œil à la Swatch : Eh ! Qu'est-ce que j'avais dit ? Il est super à l'heure. On peut ouvrir le rosé, Martine, tu dors, vas-y, fait péter ! C'est fait, chéri, répond Martine, on a déjà éclusé trois bouteilles. Nathalie regarde le fond de son verre. Nathalie n'a pas l'habitude, c'est la première fois qu'elle fait de la barque à Cadaqués, elle s'attend au pire. Nat ne se laisse pas impressionner, chuchote Martine à Betty. Dans la vie, elle a tout vu. Tu vas admirer comment elle gère. On va se régaler. Nathalie qui tourne la tête vers le large et soulève un peu ses lunettes noires. À la pointe, à deux cents mètres, apparaît une chose grises en forme d'obus comme on en vit cette année dans le magazine *Yacht Cruiser's* que tous les garçons lisent. Wow ! C'est un 90 pieds, murmure Bruno. Il lève le bras. Il fait signe, on est là ! on est là ! Et là-bas sur l'eau, une toute petite forme en haut de l'obus, c'est Didier, envoie un court coup de klaxon qui bondit dans l'air brûlant. Les hommes rient. Les femmes se regardent. Nathalie murmure à l'adresse de Delphine : « Ooooh pu-tain. » Le monstre approche. Ses deux moteurs chauffés à blanc après une si longue course ronronnent à un rythme bas, déséquilibré. Il approche à cent mètres et, d'une trappe à l'avant, sort une ancre en inox qui jette un éclat, disons vengeur, avant de disparaître avec un plouf chic dans le fond de la mer. Bilou-bilou. Le téléphone de Gigi a sonné. Ouais Didier ? Ah ? OK. OK OK. Il raccroche. On est tous invités à boire l'apéro à son bord, dit Gigi. Mais, dit Martine, l'apéro on le fait ici, on a tout déballé, là. C'était prévu comme ça... Gigi regarde sa femme d'un air dégoûté. Prévu, prévu ? dit-il à la manière d'Arletty, il va nous faire visiter le bateau et on est tous invités ! Martine ! Fais pas ta tête de mule, chérie ! Bon, bon, se défend Martine, OK, OK. On va manger froid, c'est tout.

Plus tard, disons quelques minutes, après que l'on a recouvert les victuailles avec des serviettes, toute la petite bande se met à l'eau et nage vers le monstre. Cent mètres à faire, ça n'est pas un drame. On brasse gentiment. Delphine crie : Hou hou, Didier ! t'es seul ? Et on le voit de là-haut, sur le pont du monstre, faire signe non non. Nathalie n'a pas quitté ses lunettes noires, elle brasse à côté de Gigi.

Le gros bateau tourne sur son ancre et montre son tableau arrière. Nathalie lit : *Tiger V*. Eh, Nathalie ? lance Gigi, Didier est spécialiste des punchs, à bord de *Tiger IV*, il avait au moins douze rhums différents. Oh ! on a du bol ! répond Nathalie, ironique.

Ils nagent.

Enfin les voilà tous, douze, barbotant autour de l'échelle de coupée. Didier tend son bras aux dames pour les hisser à bord. Bonjour ! Bonjour ! Bienvenue à bord. Sa voix est douce, un peu haut perchée, féminine. Nathalie, encore dans l'eau, observe le bonhomme en attendant son tour. Didier n'a pas un poil de gras. Bronzage de pro. Quelques cheveux blancs autour des tempes, mais bon, à peine. Un short blanc usé. Une chemise blanche Fred Perry (ancienne). Of course la Rolex Blue Submarine. Nathalie se dit que ce Didier-là... Il la voit et lui sourit. Dents blanches impec. Nathalie se sait épiée par toute la petite bande et sourit en retour. Il quitte ses lunettes de soleil. Wow ! Zieux blue de compétition. C'est le cousin à Paul, murmure Martine à Nathalie. Quel Paul ? dit Nathalie. Newman, chérie, lâche Martine.

Tout le monde rit.

Monter et faire la visite d'un nouveau bateau censé valoir une fortune et appartenant à « un copain » est toujours instructif. Les filles admirent la qualité des cuirs des *sun bed* du *sun deck flyer*. L'une dit : Ma-man ! Comment tu fais pour plonger de là ! C'est trop haut, moi j'aurais peur ! Tandis que les garçons, tout de suite dans le ventre du monstre, visitent le moteur, cinq mille chevaux de chaque côté, je l'ai déjà dit mais je veux bien répéter. Bref, deux groupes. L'un spécial pépettes sur le pont, l'autre classe de sixième en cours de technologie et essayez d'avoir l'air épaté. Cinq mille chevaux de chaque côté. Ça fait deux fois que Didier répète, Bruno, t'écoutes pas. Si si, cinq mille. On se retrouve dans le cockpit, je vous montre le radar qui voit jusqu'à la lune. Je vous concocte d'abord un punch de chez punch. Et Viviane ? dit alors Gigi. Un ange passe. Didier réfléchit et puis, calmement : Ça va bien. Elle dort, là. Elle va nous rejoindre pour l'apéro. Elle a pris un truc pour dormir, là. Suit un bel effet de dents blanches : Punch ?

Nathalie s'étonne d'être là, dans ce luxe classe Roméo – le marchand de meubles de la rue du Faubourg-Saint-Antoine – revisité pour émir. Elle se dit que le pique-nique sur les barques catalanes, à bouffer du poulet avec les doigts et se torcher au rosé aigret, est plus à son goût. Les néo-Crésus à gros bateaux à moteur, merci. Elle a eu son quota. C'est loin tout ça. Que vient chercher ce type avec son monstre en plastique au milieu de ce

paysage délicieux ? N'y a-t-il pas une police du goût pour dire à cet ignare, dégagez d'ici, Saint-Tropez, Monaco, mon gars, c'est par là-bas, on vous y accueillera à bras ouverts. *Adios, vete y nunca vuelvas*. Mais non. Ceux des barques sont fascinés par les grosses choses, comme c'est triste. Mais enfin, bon, il y a Didier. Nathalie ? dit-il en passant près d'elle : où sont les filles ? Elles bronzent à l'avant. Ah ! très bien. Vous restez seule à l'arrière ? Je vais les rejoindre, a répondu Nathalie sans bouger un ongle. Didier a disparu dans le bateau. Les autres garçons arrivent. On parle d'argent. De consommation d'essence. D'anneaux au port. Nathalie n'en a rien à cirer. Elle est tentée de plonger, d'aller retrouver les barques charmantes. Qui dansent au pied des rochers. Elle imagine Salvador Dali et Gala sous un parasol dans le secteur cinquante ans plus tôt. Des gens qui ont conquis la planète et qui se foutaient des ventrées d'oursins avec les pêcheurs. Tout change. Elle se trouve idiote de voir ainsi les choses et continue à sourire. La lunette noire ? Vrai avantage en été. Vos yeux ne vous trahissent pas.

Plus tard, sur le *flyer* – c'est le pont supérieur –, tout le monde est là. On a mis le CD de *Cafe del Mar*. Plus adaptée aux night-clubs. Didier n'y va pas de main morte. Il verse des litres de punch dans chaque verre. Oh là ! top top top, c'est le troisième, dit l'une. Delphine lance : Je suis bourrée, je dois aller nager pour me rafraîchir la cervelle. Mais elle reste. L'apéro à bord de *Tiger V* est une réussite. Nathalie oublie son envie de fuir. Le punch a ajouté un voile de bonne humeur. Mieux que ça, un voile de sexy. Et puis, tout d'un coup, le visage de Gigi s'allume. Il pose son verre et tend les bras : « Aaah ! Viviane ! Voici enfin Viviane ! » Viviane a l'air de sortir d'un coma. Elle n'aime pas la mer, apprendra-t-on, et toutes les traversées, elle les passe dans un sommeil profond « à base de médocs ». Elle a de beaux cheveux blancs coupés court. Quelque chose d'un peu punk dans la coiffure. Un marcel, ex-sous-vêtement d'ouvrier que ne négligent plus les bourgeoises d'aujourd'hui, couvre des épaules osseuses, des seins inexistantes, un corps frêle. Viviane est grande, elle porte le short blanc comme tout un chacun. On devine une mélancolique. Le court instant de fête pour Viviane s'achève, elle va vers la musique, arrête ça, se retourne vers l'assemblée en s'attardant d'un regard sur les uns et les autres, et dit d'une belle voix : Rien ne change, hein les gars ? Tout le monde est à son poste... Poste rosé, woohou ! crie Gigi en levant son verre, à la tienne, Vivi ! L'ambiance sexy est retombée d'un cran. Didier dit : Je te sers quelque chose ? Laisse, dit Viviane. L'ambiance sexy retombe encore d'un cran. Le *flyer* est large, le chorizo et les olives sont par là, posés sur un plateau. Pour se servir, Viviane se retourne. Les invités se regardent. Puis regardent Didier qui soulève les

sourcils sans un mot. Viviane prend un verre d'eau. Elle fait face à nouveau. Pas de rosé ? demande Gigi. Viviane penche la tête : Je te laisse ma part. Martine ajoute : Vivi ? Vous déjeunez avec nous sur les barques, on a ce qu'il faut. J'y retourne pour arranger tout ça. Viviane suçote une olive, elle a repéré Nathalie. OK, Didier va venir, dit-elle en la fixant. Pas toi ? s'insurge Martine. Pas sûr, ma chérie, mais qui sait. Un instant plus tard, Martine nage vers son bateau. La conversation, banale pour le coup, a repris. Didier fait des efforts. Ceux des barques ne tarderont pas à rejoindre leur bord. Dans une minute. Plus tôt peut-être. Oui, tout de suite, même. On se quitte en multipliant les félicitations à propos de *Tiger V*, et dans l'eau Nathalie dit à Gigi qui descend de l'échelle de coupée : Mais qui est cette femme, sa mère ? Et voici qu'elle entend une belle voix venant d'en haut, du *flyer*, une belle voix de femme l'interpeller, une voix de Viviane. Nathalie ? C'est bien Nathalie, ton nom ? Et quand Nathalie lève la tête, elle voit la silhouette maigre se découper devant le soleil. Ombre debout, là-haut sur le *flyer*. Nathalie, répète la voix, je ne suis pas sa mère, je suis sa femme. Didier et moi avons eu vingt ans ensemble et nous étions prêts à bouffer le monde. Toute la bande qui t'entoure peut en témoigner. Nous avons beaucoup travaillé. Nous avons fait fortune. Je l'ai beaucoup aimé, puis le temps a passé. Il ne se compte pas de la même façon, tu l'as peut-être déjà entendu dire, pour un homme et une femme. Didier et moi avons 55 ans. Il a l'air d'en avoir 38 et il en profite. Note qu'il en a toujours profité et que j'ai eu la sagesse ou la bêtise de n'en pas faire une affaire. Je n'ai pas teint mes cheveux blancs. J'aurais pu me faire améliorer les lèvres, les seins, le cou. Mais je n'ai pas un caractère à différer les choses difficiles. Non, Nathalie, je ne suis pas sa mère. Didier mon mari adore sa queue, comme les enfants qui viennent vous montrer leur jouet préféré quand ils vous voient pour la première fois. Tu as 30 ans, c'est ça ? Ne me réponds pas. J'ai eu 30 ans. Mais je vois une différence entre la fille que j'étais et toi qui nages, là. À 30 ans, j'aimais profondément un homme. Puis l'ombre disparut et toute la bande, après le sermon sur la montagne, regagna les barques en silence.

On mangea. Chacun sa cuisse de poulet, son verre de rosé, ses doigts gras. On osait à peine regarder vers le monstre. Et puis Didier allait arriver à la nage. D'un moment à l'autre. On saurait le fin mot... On lui avait gardé une part de *jamon pata negra*. Mais il ne venait pas. On entendit alors le cliquetis de la chaîne d'ancre qui remonte. On arrêta de manger. Et c'est alors que *Tiger V*, lentement, regagna le large. Sans bruit. On aurait cru que le monstre se retirait

sur la pointe des pieds. Gigi, le gentil Gigi dit : Il n'avait pas assez de fond, il va chercher un meilleur mouillage. Et Delphine, la bouche luisante, dodelina de la tête.

On ne sait pas qui a conclu : C'est fou, y a toujours un truc qui coince chez les riches...

*

8. Londres, en automne

Ce fut ma première visite au Sainsbury de Cromwell Road. J'habitais Kensington depuis quelques jours, j'avais compris que je ne trouverais ni LA rue commerçante à crémier réac, ni le boucher rougeaud, ni la boulangère sexy. Autrement dit, adieu, adieu la France éternelle. Ici, à Londres, la population va faire ses courses au supermarché. Le Sainsbury, donc. Les Anglo-Saxons détestent que l'on touche – avec les doigts – tout ce qui d'habitude finit dans leur estomac. Ils ne supportent que ce qui est emballé dans plusieurs couches de plastique. Les navets en vrac sur l'étalage, s'ils sont infiniment moins chers, n'ont aucun succès. À la sortie, la caissière vous inonde d'office de sacs en vous demandant la carte Sainsbury, puisque vous êtes dorénavant client habituel. Ça n'est jamais dit méchamment. C'est juste pour savoir. La caissière est indienne. Ou pakistanaise. En surpoids. Toujours à fin duvet, ombre légère sur la lèvre supérieure. Et suivie d'une longue tresse noire tombant dans le dos. La direction l'a attifée d'un tablier qui lui va comme un tutu à un éléphant. Mais elle s'en fout, c'est le règlement. Elle vit ici. Elle ne retournera pas dans son pays de misère. Un jour, elle sera anglaise. Ça prendra le temps qu'il faut. Être anglaise, donc ? Comme la lady que j'ai devant moi dans la file ? Oui. Voilà. La caissière la connaît, elle dit : *Good afternoon, Mrs Stoodges. How are you today ?* C'est poli. Sans intention. Ça ne déborde pas. Façon de faire qu'elle a apprise au stage express de formation des caissières de Sainsbury. *I presume.* Mrs Stoodges porte un long chandail de couleur imprécise comme on en tricotait au long d'ennuyeux après-midi, dans les années cinquante, quand les *housewives* avaient quelques occasions, pour épicer leurs après-midi, de se faire culbuter par le commis voyageur de passage. Les mêmes femmes qui concluaient l'air sévère en se rhabillant : Une fois de plus, il ne s'est rien passé, d'accord ? Rien passé ? Oui, si l'on veut, mais le temps a passé. Maintenant, Mrs Stoodges va au super, comme tout le monde, bon, et alors ? Le monde a changé, ça n'est rien de le dire. Ses cheveux ont blanchi, elle porte été comme hiver la même robe de coton épais. Ses chevilles lourdes s'enfoncent dans des chaussures déformées. Bref, elle vit seule. Ce soir elle a acheté un plat cuisiné, une *pie* comme souvent. Et une demi-bouteille de blanc comme tous les soirs. Du vin d'Italie. Où elle est allée. Il y a longtemps. Si longtemps qu'elle ne s'en souvient plus. Mrs Stoodges debout devant

moi a été aimée, je vous l'assure. Elle a dansé. Elle a embrassé passionnément des hommes. Elle s'est donnée. Autrement dit, elle a été une femme. Mais c'est fini tout ça. Si la caissière lui avait demandé, ce qui ne peut pas arriver : Mrs Stoodges, depuis combien de temps un homme ne vous a pas fait rire, je veux dire comme un homme fait rire une femme ?, il est certain qu'elle n'aurait rien entendu : Pardon ? je suis désolée, je n'ai pas ma carte de client, je vous la montrerai lors de ma prochaine visite. Et la caissière aurait murmuré : Ça ne fait rien, ça n'est pas grave, *don't worry, honey*. Ensuite il arrive une chose qui me fend le cœur car Mrs Stoodges s'installe au bout du déversoir où arrivent les produits après être passés sous le « bip » de la caisse. Et voilà qu'elle sort de son cabas une grande quantité de sacs en plastique noués. En fait, son cabas en est rempli. Elle en cherche un. Ils sont tous identiques ? Oui. Mais elle insiste, il y en a bientôt une vingtaine sur la desserte. Elle en reprend un, le pose, le déplie, le replie. J'assiste au spectacle d'une femme perdue. La caissière ne dit rien. Elle attend. Les clients dans mon dos attendent aussi. C'est un peu long. À la fin, la Pakistanaise enveloppe en un tournemain la *pie* et la bouteille de blanc dans un sac neuf qu'elle extrait de son comptoir, identique à ceux de la pauvre femme, et lui adresse un bon sourire. Prenez celui-ci, Mrs Stoodges, il devrait aller bien. La vieille Anglaise lève alors la tête comme si elle sortait d'un cauchemar et passe une main lasse dans ses cheveux blancs. Elle dit *Oh thank you, darling*, et enfouit tout le fatras dans son sac. Plus tard, elle s'éloigne après avoir donné la somme exacte. Au penny près. La caissière lui lance alors : *Good evening, Mrs Stoodges, see you tomorrow*.

Mais oui, elle a été aimée, je vous le dis.

*

9. Jamais les papillons ne voyagent

À l'assemblée des garçons, ceux à Levi's 501 et tee-shirts noirs, en essaim autour du juke-box, se passèrent le mot en douce : Pech Rouge est de retour.

En prenant par la route étroite qui sépare les zones salées des collines, on traversait son territoire, le Pech Rouge. Par là, sur une dizaine de kilomètres, dans chaque cabane abandonnée, cazot, les garçons du bar Juke-Box avaient embrassé une fois au moins la jeune vacancière parisienne, l'Allemande curieuse ou la Suédoises amusée (afin que vous voyiez de près cette merveille de la nature, le flamant rose, mademoiselle). Embrassé ou pire. Les garçons, donc, en cette fin d'après-midi d'été, occupés à écouter pour la centième fois le tube des Beach Boys, étaient moroses sous les fausses Ray-Ban d'aviateur, confrontés qu'ils étaient à un gros problème. Une énigme. Puisqu'une grande merveille de la nature était revenue.

La fille du Pech Rouge.

Pour tout dire, ils l'avaient aperçue une fois, par hasard, surprise dans les phares de la Simca Sport, seule au cœur de la nuit. En traversant sa propriété, ou la propriété de son père (comme on voudra), au pied des collines, un vallon de cyprès prolongé d'une terrasse calcaire mourant dans le sable des étangs : le domaine viticole du Pech Rouge. Elle était là, sur le bord du chemin de terre, et le temps de la voir, d'être émerveillé, voilà qu'elle avait bondi comme un lièvre à travers les vignes. Elle avait disparu. C'est sûr qu'elle était pieds nus. Vêtue d'un short, d'un marcel, et c'est tout. On se souvenait de cheveux courts en bataille, de longues jambes fines. Et quelqu'un, dans la décapotable où l'on entra à huit, avait murmuré dans un souffle : C'est elle, c'est la fille de Pech Rouge. On s'était arrêté aussitôt, on avait éteint les phares, la radio, on était descendu de l'auto. On avait fait sans bruit quelques mètres sur le chemin. La lune inondait le ciel, la mer. On entendait craqueter les flamants dans les marais. C'était une nuit en été. Chut, avait ordonné le Gros. Non, rien. Personne. Plus un bruit. On avait longtemps gardé le cœur battant. Et puis fini.

On savait peu de chose d'elle.

Son père était un homme à barbe blanche de prophète. Un savant sous un chapeau de paille qui auscultait les papillons nocturnes. Et qui le jour s'occupait mal de vignes qui donnaient trois raisins cuits. Sa mère était morte quand elle était petite. Elle n'avait eu ni frère ni sœur. L'hiver, elle était loin, va savoir où, elle réapparaissait au début de l'été. Elle restait au domaine et n'allait pas miauler comme les autres filles autour du juke-box. Quand on demandait son nom aux employés, je veux parler des journaliers agricoles qui travaillaient là-bas, ceux qui venaient boire une bière, ils nous dévisageaient sans répondre puis se concentraient sur la Mutzig. Motus. Point. Pech Rouge, la fille, on en rêvait. Elle devait avoir 20 ans.

Parfois, au début de la nuit, avant que l'air ne soit trop humide, il arrivait que le savant allume une lanterne géante au milieu d'une vigne face à la mer. Une lumière violente. Étrangère. Une pratique qui faisait penser à quelque cérémonie secrète. Il tendait alors un drap large, un écran de cinéma où s'agglutinaient toutes sortes d'insectes. Les bande du Juke-Box avaient eu envie d'aller voir ça de près, au cas où la fille du Pech Rouge serait avec son père, occupée à cocher sur un carnet des noms latins, bombyx quelque chose. Tout ça, quoi. Cette affaire avait excité tout le monde, donné lieu à des discussions sans fin. Les uns disant qu'ils allaient se faire virer ou mordre par les chiens. Pire, disaient les autres, ramasser un coup de fusil dans les burnes. Un groupe de garçons en tee-shirts noirs sortant de la nuit n'attire pas la sympathie. Pipó la Quille, un malin de comptoir derrière son 51, dit qu'il y aurait une solution simple. Avec des papillons. Un de ceux qui s'empêguaient la nuit sur la grille du radiateur de la Simca Sport. Il suffirait d'en apporter un gros au père, manière d'entamer la discussion. Puisqu'il aimait ces saletés-là. Eh ? Bien vu, non ? Pipó dit aussi qu'il ne fallait pas y aller tous. Non non. Qu'un seul suffirait pour attirer la fille du Pech Rouge au Juke-Box avec des mots gentils, parce que les filles, tôt ou tard... Et aussi qu'il valait mieux choisir d'y envoyer celui qui paraissait le plus inoffensif, si possible habillé d'une chemise blanche propre et portant un bocal de cornichons avec un coton dedans pour poser l'insecte dégoutant. Le vulcain à l'abdomen velu.

Alors on a choisi Francis.

Francis est gentil. Il connaît les chansons des Beach Boys et d'Adamo. Avec une chemise blanche bien repassée sur le dos, on dirait un communiant. Mais se faire traiter d'inoffensif est offensant. Il a fallu lui expliquer que c'était une qualité qui plaisait aux filles. Il a dit, je suis pas pédé, moi, et ça a donné une embrouille qui a duré une semaine. Semaine où on est passé tous les soirs par le Pech

Rouge avec la Simca Sport, juste afin d'apercevoir la fille. Pour des prunes. On roulait au ralenti comme des sournois. Les chiens aboyaient. On voyait de la lumière dans les maisons, bien sûr, mais on n'approchait pas trop, on restait sur la route, un coup de fusil de savant est vite arrivé. Et puis, ces temps-ci, jamais le père n'allumait la lampe dans les vignes. Bon, alors ? C'était une situation pénible. Les après-midi, on allait à la mer juste en face du Pech Rouge, que l'on voyait derrière la barrière des étangs, au Cul Nu Beach exactement, c'est comme ça qu'on l'appelait, là où d'habitude on faisait du repérage d'Allemande à poil et en vacances. Mais du côté de la fille, rien, nada. Francis disait, c'est foutu, on n'a qu'à laisser tomber, et toute la bagnolade répondait d'une seule voix : Oh ? Francis ? Tu te dégonfles ? Il y en avait toujours un pour ajouter, si tu ne veux pas le faire, j'y vais, moi, ça me dérange pas de mettre une chemise blanche de pédé. Bref, ça tournait mal. Pipo la Quille nous traitait de fifres, de tout en gueule. Ça faisait mal, ça nous foutait une ambiance détestable.

Et puis Francis disparut.

On passa devant chez lui, on klaxonna. Les voisins gueulèrent. Les chiens aboyaient. On a même réussi à faire sortir sa mère furax : Quoi, il est où, Francis ? Comme d'habitude ! Avec des bons à rien comme vous ou au diable, bande de voyous, que vous finirez mal ! (la mère de Francis nous avait toujours pris pour des malfaisants). Oh ! Madame Fabrelet, on est des jeunes, c'est tout ! On fait des conneries comme tout les jeunes, c'est tout ! Cherche pas, elle est encore saoule, et puis elle supporte pas les tee-shirts noirs, avait précisé le Gros, t'en fais pas, va, c'est ça. Bref, Francis, introuvable au bataillon. Disparu. Il était temps d'en désigner un autre pour ce que nous appelions désormais « l'épreuve du bocal ». Personne n'était chaud chaud. Bon, OK. La fille du Pech Rouge resterait un rêve inaccessible. Une affiche de cinéma. Il y eut un long silence dans la voiture, la Simca Sport pleine de dégonflés à fausses Ray-Ban. Une semaine passa. Une semaine d'ennui. On n'écoutait même plus les Beach Boys. On roulait d'une plage à l'autre. Pour rien.

Et puis Francis est revenu.

Quand on l'a vu, on a eu un choc. On attend tes explications, a dit le Gros, tu as la chemise blanche. Bien. Pourquoi tu ne fais plus la coupe à la Johnny comme nous ? Tu te peignes genre étudiant, maintenant ? (Genre étudiant, l'insulte majeure.) Francis n'a pas répondu, il s'est assis et nous a jeté un sourire douloureux. Comme à des pauvres types. Pipo la Quille a lancé au bar : Sers un Ricard à Francis la dégonfle ! Toute la terrasse a ricané, bien sûr. Francis a

levé la main : Pas un Ricard, un Long John avec glace. Hein, quoi ? Qu'est-ce qu'il a dit, là ? On était estomaqués. Pas de doute, Francis, leur Francis, se prenait pour un étudiant. Il s'était donc passé quelque chose. Par conséquent, il fallait faire quelque chose. Et c'est ce qu'on a fait.

Voici comment, un peu plus tard, les estivants remarquèrent une Simca Sport roulant au pas sur la route des plages. À l'avant, deux jeunes à l'air sévère, et trois, serrés comme des moules dans un filet, à l'arrière. Au milieu des trois, bien sûr, Francis, dans le rôle du salaud qui a trahi, savait ce qui l'attendait. Sur un bout de sable isolé on s'arrêta. Le temps de tirer sur le frein à main (ce qui n'était pas nécessaire), Francis comprit que l'interrogatoire allait commencer, la torture peut-être. Ceux de devant le regardaient dans le rétro et ceux de derrière, dans le blanc de l'œil. Le Gros, selon la formule consacrée, allait lâcher les chiens, il dit gentiment à la façon du flic méchant : Mon Francis, c'est plus le moment de déconner, là. Francis avait gardé le verre de Long John à la main. Il but, il murmura : Je suis foutu. On ne s'attendait pas à ça. Évidemment, on resta de glace. On regarda la mer en écoutant la chanson des vagues. Il suffisait d'attendre. Il allait parler.

« Quand j'ai vu la lanterne à papillons allumée, j'ai eu comme un coup de chaud. Je suis allé vite mettre une chemise blanche, je me suis engueulé avec ma mère qui voulait me foutre dehors, qu'elle en avait marre d'un feignant comme moi, bref, le bazar, je suis parti en claquant la porte, je suis revenu en stop du côté du domaine, la lanterne brûlait toujours et, ni une ni deux, je suis entré dans la vigne. Plus j'approchais, plus je me sentais attiré. Le savant était en train d'installer la toile, le piège à papillons. Alors j'ai dit bonjour et je suis devenu rouge parce que c'était la nuit et que la nuit, c'est bonsoir. Il portait son chapeau de paille et il m'a répondu. Bonsoir, tu tombes bien, tiens-moi-ça. Comme s'il me connaissait. Alors, ni une ni deux, j'ai tenu le drap tandis qu'il tendait un piquet. La lanterne ronronnait. Quand ça a été fini, il m'a pris par le bras et il m'a mis dans la lumière. Ne bouge pas. Oui monsieur. J'avais confiance. C'est alors que tous les papillons sont arrivés. Le papillon, c'est silencieux. Ils se posaient partout. Sur mes mains. Sur mes oreilles. Dans mes cheveux. Sur mon nez. J'en ai compté des millions. Beaucoup sur le drap. Et là, tandis que le savant les auscultait avec une grosse loupe, il m'a demandé mon nom. Fabrelet Francis. Tu aimes les hétérocères, Fabrelet Francis ? Alors j'ai dit : Oui, je les adore. Les hétérocères, je n'en avais jamais entendu parler, je ne sais pas ce qui m'a pris de mentir. Il a continué à explorer le piège et il a ajouté : J'aimerais bien voir, ce soir, un

grand paon de nuit, celui qui répand, pour attirer les femelles, des phéromones avec ses cils en forme de plumes. Tu savais ça, Francis ? Non, je ne savais pas. Je commençais à être recouvert de papillons. Mais je n'avais pas peur. Il n'y avait même plus un petit millimètre de moi sans une de ces bêtes. On dirait que tu attires les femelles, ajouta le savant. Peut-être étais-tu un papillon dans une autre vie, hein, Francis ? Un beau vulcain avec des ailes bleu nuit et des yeux au bout des écailles. Ne bouge pas, je vais te prendre en photo. Encore quelques hétérocères sur toi et, tu verras, s'ils s'envolent, ils sont si nombreux qu'ils te soulèveront. Tu vas voler, Fabrelet Francis. Tu seras roi des papillons. Et, en se retournant, il ajouta vers quelqu'un que je ne voyais pas : Regarde ça, il y a un garçon là-dessous. Fabrelet Francis, je te présente ma fille, elle a 20 ans. Ce sont tes phéromones qui ont dû l'attirer, car d'habitude elle ne vient pas beaucoup aider son vieux père.

Elle était là.

Elle me regardait sous ma couche d'élytres. Moi, muet, stupéfait, ébloui. Elle était grande, très brune, avec les mêmes cheveux courts que l'été dernier. Elle a fait ensuite un pas en avant puis a extirpé de son short une petite loupe, elle est venue très près de moi. Elle a à peine levé la main pour choisir un papillon diurne, posé là par hasard, sur mon nez, et j'ai vu ses yeux. Des yeux à tomber dans les pommes. Des yeux vert et jaune cernés d'un peu d'ombre. Elle respirait, ses seins soulevaient sa chemise ouverte. Je me suis mis à saigner du nez. J'ai senti ça, ce goût sur mes lèvres, et sans que j'y prenne garde, doucement, je suis tombé à genoux. C'était merveilleux. Je rêvais. Moi, Fabrelet Francis, roi des papillons, je voyais la plus belle fille que j'aie vue au monde penchée sur mes lèvres où coulait mon sang tandis qu'au-dessus d'elle se dispersaient dans la nuit des millions de phalènes. Elle parlait mais j'étais pire qu'un sourd. Ses lèvres bougeaient, de belles lèvres bien pleines. Des lèvres de fille, bonnes comme du pain d'épice. Dans le fond de ma tête, j'entendais ma voix intérieure : Sois heureux même si tu n'auras bientôt plus une goutte de sang dans ton corps, Fabrelet Francis, il t'arrive de belles choses. C'est alors que j'ai été soulevé comme prévu par les papillons ou par autre chose, je ne sais pas. Je flottais dans l'air. Ma tête pendait au bout de mon cou. Je voyais le monde à l'envers. Et toc, je ne me suis plus souvenu de rien. Rien du tout. Je me suis réveillé dans un lit comme en avaient les vieux, autrefois. Un lit haut, en beau bois, avec un toit. Les murs étaient couverts de boîtes de papillons. La porte s'est ouverte, le savant est entré. Tu habites où, Francis ? Comme je ne répondais pas, il s'est levé et il est parti. J'ai dormi. De temps à autre, j'entendais les

chiens et, une fois, le klaxon italien de la Simca Sport. Là, j'ai su que j'étais au Pech Rouge. Ça m'a plu. Quand le père est revenu encore, j'ai dit que ma mère m'avait foutu dehors. Ah, pourquoi ? Je lui ai répondu que j'avais pas de boulot, que je ne ramenais rien comme pognon à la maison. Il a dit, et tu veux travailler ? J'ai dit oh ! non, non non. Il a ri. Et il est parti. C'était la première fois qu'on ne me traitait pas de grand feignant comme d'habitude. Donc, c'était le paradis. Plus tard, c'est elle qui est venue. Elle portait un bol avec une sorte de soupe. J'ai demandé : Qu'est-ce que c'est ? Elle a dit : Du poison, pour détruire le roi des papillons. Ça ne m'a pas fait rire. Elle s'est assise sur le lit. Mon père l'a préparé pour toi. Elle parlait d'une voix tranquille. J'ai trempé mes lèvres. Je voyais ses poignets délicats. Ses longues mains. Sa fine bague d'argent. Elle tenait les genoux serrés l'un contre l'autre. « Je suis venu pour vous voir. » Et au moment où ces mots sortaient de ma bouche, des mots comme je n'en avais jamais dit à personne, je pleurais. Je ne comprenais pas pourquoi je lui avais dit *vous* à la façon dont on parle à quelqu'un d'important. J'avais honte de l'amour. Je voyais deux yeux verts cernés de noir m'observer, alors j'ai vite bu la potion et puis je lui ai tendu le bol. Parce que j'avais fini. Elle s'est levée. Viens, suis-moi. Alors je me suis levé et comme je ne tenais pas debout elle m'a pris sous son bras. C'était le paradis. On est entrés dans la salle de bains. Elle m'a dit de me déshabiller et je l'ai fait. Le slip aussi, elle a ajouté. Quand j'ai été à poil, elle m'a mis sous la douche puis elle m'a lavé. Je bandais. Mais ça ne la gênait pas. Elle m'a savonné et quand elle a eu presque fini elle a dit : Tu te laves tes trucs intimes tout seul. Tu mettras une autre chemise blanche que je vais te donner, parce que je ne veux pas que tu aies l'air d'un voyou. C'est ce que j'ai fait quand j'ai eu fini. Ensuite je suis revenu dans la chambre. C'était le milieu de la nuit. Je me suis assis sur le bord du lit. Elle a sorti un beau peigne en corne de la commode et elle est venue vers moi. Désormais, tu ressembleras au roi des papillons. Elle a dessiné la raie au milieu de ma tête. Elle était là, debout devant moi. Je sentais son odeur de fille. Elle tirait doucement sur mes cheveux. D'un côté, puis de l'autre. Les yeux fermés, je me disais, je vais la serrer contre moi, oui, voilà ce que je vais faire. Et je n'ai rien fait. J'étais ébloui. Qui sait comment elle aurait réagi ?

Après, les chiens ont aboyé. Ils m'ont réveillé. Il faisait jour. J'ai quitté la chambre et j'ai visité la maison vide. Dans la cour, une voiture était sortie d'une grange et je l'ai vue, elle. Un ouvrier agricole chargeait une valise dans le coffre. Elle parlait avec son père.

Quand je me suis approché, que le savant m'a vu, il a dit : Ah ! ça

va mieux. Elle a chaussé des lunettes noires comme pour cacher ses yeux. Son père m'a dit : Tu as le permis, Francis ? J'ai dit oui, je mentais et je m'en foutais de mentir. Tu veux bien amener ma fille à la gare ? Puis il l'a prise dans ses bras et ils sont restés comme ça, un long moment. Ensuite, il m'a montré comment passer les vitesses sur la Dyna Panhard. La marche arrière, levier à fond, en bas. Ensuite, elle et moi, on est partis. Je conduisais doucement. Elle avait une jupe courte et je voyais bien ses beaux genoux serrés. Je me sentais comme un homme. Avec une belle fille à côté de moi. À un moment, elle m'a dit : Regarde la route. Plus tard, j'ai lâché : Vous partez en voyage ? Elle m'a dit oui. J'ai ajouté : Alors, c'est fini, les grandes vacances ? Elle n'a pas répondu. À la gare, j'ai porté son bagage jusqu'au quai. Les types m'enviaient. Je le sentais bien dans leurs yeux de salopards prêts à tout. Puis le train est arrivé et je l'ai aidée à monter la valise dans le compartiment. En première classe, c'était couvert de velours, plein de messieurs-dames qui sentaient le propre. Et aussi un serveur avec une veste blanche qui offrait du whisky Long John avec des glaçons. Elle m'a raccompagné sur le quai pour me dire merci. Comme j'avais peur de la voir là pour la dernière fois, je tremblais. Elle a regardé la chemise blanche et ma nouvelle coupe de cheveux, avec la raie au milieu, et elle m'a redit merci. J'ai presque crié : Je veux venir avec vous. Elle a baissé les yeux vers la pointe de ses souliers de ville et elle a ajouté : Jamais les papillons d'ici ne voyagent. Leur roi encore moins, ils vivent leur vie là où ils sont nés, tu ne savais pas ça, Francis ? J'ai répondu : Oui mademoiselle. La loco à sifflé. Elle est remontée s'asseoir sans un geste vers moi – comme si je n'avais plus existé. Oui, oui, sans un geste. Et, lentement, le train est reparti. »

Francis arrêta de parler. Personne dans la Simca Sport n'eut envie de faire le moindre commentaire. Cinq garçons regardaient la mer derrière leurs Ray-Ban tandis que les vagues battaient le sable. Peut-être auraient-ils aimé prolonger ce moment parfait. Leurs vies s'annonçaient banales, ils le devinaient. Cinq garçons restèrent tard au bord de l'eau, à lancer des cailloux. Sans doute, dans la vaine attente d'une métamorphose qui les aurait délivrés de l'état de chenilles où ils se morfondaient pour le costume inaccessible de papillons dansant dans la beauté du soir.

10. Dans la rue Paul-Louis Courrier à Narbonne

— **B**on, Kri-kri, tu conduis.

— Ah non, non non.

— Non ?

— Pas avec toi à côté, José. C'est dimanche et je ne veux pas vivre un cauchemar jusqu'à la mer.

— Qué cauchemar ?

— Oh... rien, José.

— Rien ?

— Mets ton clignotant ! J'entends que ça ! Double ! Kri-kri, troisième !

— Tu me fais comme si elle n'existait pas, la troisième ! S'ils ont mis une troisième, c'est pour faire joli ? Non ? Tu fais toujours hurler le moteur ! Allez, Kri-kri !

— Ah tiens, le moteur hurle ? J'avais jamais fait attention. Moi, c'est toi que j'entends hurler.

— Kri-kri ? J'ai acheté cette voiture pour toi. Tu en rêvais. Ça ne te fait pas plaisir de passer devant les cafés pleins de monde au volant d'une belle Floride bleue ?

— Tout le monde sera là à manger des glaces, et moi, avec la pression que tu me fous, je me connais, je vais caler.

— Tu débrayes.

— Débrayer ? Je veux seulement aller à la mer sans conduire. Pour bronzer, comme tout le monde, comme une fille normale, pas pour vivre un enfer !

— Les gens en terrasse vont baver de jalousie. Et si c'est toi qui conduis, les types vont dire : Oh ! c'est le veinard de José avec la Kri-kri qui conduit le dernier modèle de Floride.

— Ah oui ! Je conduis, je suis morte de peur, et toi, merci, tu fais quoi ? Le paon !

(Elle prononce le pa-hon)

- Eh ? Une Floride ça sert à ça.
- Une Floride c'est couleur rouge, José !
- Tu veux nous gâcher l'après-midi ?
- Rouge ! Toujours.
- On a dit que c'est moi qui choisissais la couleur, Kri-kri, on l'a dit. On était d'accord.
- Tous les jeunes ont des voitures rouges ! Et nous, bleue...
Merci !
- Je ne vais pas la rendre.
- Tu as mal choisi.
- Robe vichy bleue, yeux bleus, Floride neuve et bleue, lève la tête, le ciel est de quelle couleur ? Bleu !
- J'aime le rouge !
- C'est dimanche. Je suis crevé, Kri-kri, je veux juste aller manger une glace à la mer.
- Moi aussi, je suis crevée, si tu n'y vois pas d'inconvénient.
- D'accord, je conduis. Allez, monte.
- Non.
- Kri-kri ? Pas ça.
- Qu'est-ce qui t'a pris de choisir ce bleu !
- Monte.
- La Fiat à Jean-Claude est rouge.
- Il n'a pas pu choisir la couleur, elle est d'occase.
- Il a eu les antibrouillards gratuits.
- Il n'y a pas de brouillard ici, c'est le Midi, à 6 heures du matin, il fait 30 degrés. Monte, Kri-kri.
- Le jour où il y en aura, on le verra, lui. Une voiture rouge se voit très bien dans le brouillard. C'est moins dangereux.
- Le brouillard, c'est fait pour rien y voir ! Ni le bleu, ni le rouge !
Monte, ou je pars sans toi.
- Pars.

(Il démarre, la voiture s'éloigne. Kri-kri marche, la rue vide est bordée d'arbres jeunes et de nouveaux pavillons. Elle tourne dans une

autre rue et voit une cabine téléphonique, elle appelle)

– Ça y est, on a rompu, je t'avais dit que je le ferais, tu me crois maintenant ? Bon, tu viens ? Eh, Jean-Claude ? Tu me laisseras conduire, d'accord ?

Elle raccroche. Elle doit avoir 19 ans, guère plus, un trait d'eye-liner couvre largement sa paupière supérieure et déborde sur la tempe. Quelque chose d'égyptien. Ses cheveux sont remontés en choucroute, tenus par un ruban bleu. Les maisons du coin ont ce type de laideur moderne que l'on trouve désormais à la sortie des villes. Qui les prolonge. Bientôt, ça se sent, on inventera la banlieue. Il fait chaud. Dans une cour, un chien seul, attaché, aboie à fendre l'âme. Kri-kri allume une Pall Mall et le petit transistor qu'elle extirpe de son sac de plage. Un speaker donne des nouvelles de la pacification en Algérie. Les nouvelles ne l'intéressent pas, elle tourne le bouton. On entend alors Gloria Lasso chanter : « *Prend ma main, car je suis étrangère ici, étrangère au paradis...* » Kri-kri s'assoit sur le bord du trottoir, elle sort un Bic, un papier, elle réfléchit en écoutant la chanteuse et le chien qui aboie. Elle va écrire un court mot de rupture à José. Laissons-la. Ce soir, elle retrouvera Jean-Claude mais elle ne voudra pas coucher, c'est le premier soir. Parce que ça ne se fait pas le premier soir. Bientôt José et Jean-Claude auront une explication « houleuse ». José dira : Tu te la gardes. Une belle amitié brisée. Voilà. Dommage. Plus tard, mariés, Jean-Claude et elle auront deux enfants, Sébastien dit Séb et Nicolas dit Nico. Kri-kri prendra beaucoup de poids lors de sa deuxième grossesse et Jean-Claude ne l'appellera plus autrement que « la grosse ». Il trouvera un travail de chauffeur routier. Quand il sera loin, sur les routes du Nord, leurs voisines, Jackie et Monique, toujours à fouiner, remarqueront qu'elle, Kri-kri, va de temps en temps chez son ancien amoureux José. Qui a une Alfa Romeo maintenant. Rouge. C'est-à-dire que, si elle se faisait foutre enceinte, ça serait embarrassant pour tout le monde parce que José est très très brun et que, c'est sûr, ça se verrait sur le petit. Écoute, lui dit Jackie, on fait jamais assez attention avec la couleur.

11. En auto dans Paris

Il m'arrivait de le raccompagner. Nous sortions d'un de ces dîners que j'ai tant aimés, amusants, vifs, frivoles, et lorsque descendus sur le trottoir il grognait bonsoir je vais devoir trouver un taxi je le tirais par la manche. Il se laissait faire. Une fois installé dans ma voiture il disait ça n'est pas votre direction et je lui répondais : Vous raccompagner n'est pas une punition. Nous traversions alors Paris la nuit, en route vers le huitième où il habitait. Nous nous connaissions assez bien mais le vous, qu'il avait choisi, lui permettait de garder la bonne distance, comme si, sans blague, j'avais été du genre bon chien à lécher le monde. Je le croisais toujours avec plaisir. Toujours à la même table. Il buvait. Du bon de préférence, du pas bon aussi même s'il était capable de faire la différence. Il s'en foutait. En ville, tout le monde le respectait. Il avait traversé la vie parisienne, gardant l'air chiffonné, et quand un courtisan lui rappelait qu'il était un grand écrivain, ce qu'il savait mieux que personne, il se carapatait en murmurant, oh, j'ai de la chance. On l'avait aperçu en photo, au coin du cadre, près de tout ce qui avait flambé dans la littérature d'après guerre, haute silhouette au grand nez remarquable. Il connaissait le dix-septième à la façon de Modiano. Autrement dit, celui d'avant guerre, dans ce temps intermédiaire où le monde avait chaviré. Les chavirages, il les avait vus. Il pouvait dire en s'amusant, nous les juifs, mais cette histoire-là n'était pas (plus que ça) la sienne. Il était né du monde de l'écriture. Il était drôle, pince-sans-rire (ce qui n'est pas choquant arrivant après drôle). Parler de livres avec lui se révélait impossible. Ah si. De la *Recherche*, une seule fois. Il savait qu'aligner des mots les uns derrière les autres n'est pas un métier, que cela pouvait être pour quelques douairières mâles ou femelles une dévotion, mais qu'il n'y avait pas, après tout, matière à se faire mousser. Il n'en rajoutait pas. Un soir très gai, à cette table citée plus haut, nous parlions de la phrase comme elle vient et je crois qu'il s'agissait d'envoyer un compliment, une lettre de château, j'ai oublié à qui. En cette occasion, au milieu des blagues, je tenais la plume. Nous en étions plus ou moins, toute la bande rigolarde, à torturer sur la nappe tachée l'éternelle « Chère marquise vos beaux yeux d'amour me font... ». Il dit à l'assemblée : Que voudriez-vous d'autre ? Le français : sujet, verbe, complément. N'en sortons pas. Le style ne s'apprend pas. Un autre soir il murmura en souriant : Je n'ai

toujours pas de nouvelles de la Pléiade. Pourtant, tous les ans, je leur envoie des chocolats. Ou bien lorsqu'un « fameux » écrivain à cran assis avec nous et maltraité par la critique miaulait sans vergogne, en peine d'arguments, je n'ai pas compris pourquoi, lui, de son bout de table, ajoutait : Eux non plus, qui sait ? Il avait l'art de ne rien dire, façon de dire tout d'un seul trait. Il avait eu femme et enfants. Des filles. Son appartement était près des Champs-Élysées, rez-de-chaussée sur cour. Toujours dans l'ombre. Voilà où il écrivait. Le romanesque, le récit, la fiction, étaient pour lui un sport de filles. Il excellait dans le portrait. En traversant la Seine, ce soir-là, je lui avouai qu'un jour d'été, dans un tortillard au long d'un lac suisse, j'avais lu son meilleur livre. Qu'un jeune homme de 27 ans ait eu assez d'intelligence, de savoir-faire, pour écrire ces pages m'avait laissé abasourdi, dégoûté, prêt à laisser tomber. Pendant mon couplet, il regardait la Seine, les phares des Bateaux-Mouches. Nous avons traversé la place de la Concorde vide. Un peu plus tard nous sommes arrivés à sa porte. Il n'avait pas ouvert la bouche et je m'interrogeais : combien de faux-semblants ce diable d'homme a dû affronter pour rester silencieux face à un compliment ? Je m'en voulais d'avoir parlé comme souvent ces admirateurs embarrassants parlent d'eux d'abord. Une fois sur le trottoir, après avoir cherché ses clefs, il dit : Merci, c'était un beau voyage. Et il rentra chez lui.

Il mourut un soir au restaurant, trempant d'un seul coup de tête son nez magnifique dans la soupe de palourdes safranée qu'il venait de commencer. C'est ce qu'on m'a rapporté. Il emporta donc dans l'au-delà, et dans la narine, cette senteur d'épice. Fin cruelle, pour cet homme civilisé qui n'aimait rien tant que les parfums de Paris.

12. À Hollywood, il y a longtemps

Ramon et Pepito laissèrent l'océan dans leur dos. Après Santa Monica, il prirent par West Sunset Boulevard et roulèrent longtemps sur le bord des collines. Ils croiseraient tôt ou tard Canyon Drive. Mimi les attendait. Sa maison, au n° 4125, avait-elle expliqué au téléphone, était visible sur la droite en montant. Ils apercevraient d'abord la Bentley (un carrosse rose ne se rate pas). Il faudrait se garer par là. Ramon venait revoir Mimi qu'il avait croisée à Berlin quinze ans plus tôt quand elle était groupie de Fassbinder. Ils avaient vécu cette merveilleuse période où de jeunes gens comme eux, en Europe, avaient réalisé des films de cinéma de rien du tout qui, le temps passant, étaient devenus « cultes ». Ni Ramon ni Mimi n'avaient été de vrais cinéastes, leurs œuvres confidentielles, charmantes et bâclées traitaient de jeunes gens repus, chevelus, gâtés comme ils l'étaient eux-mêmes, capables d'affirmer haut et fort des idées politiques faiblardes, la plupart dans l'air du temps. Ils étaient beaux et jeunes. Ils aimaient ce « connard de Godard ». Cette « vieille fiote de Pasolini ». Et, bien sûr, Rainer. Fassbinder. Ils avaient du mépris pour tout ce qui leur paraissait commercial, oint par le « grand public au goût de merde ». Hollywood n'était pas pour eux la Mecque du cinéma, mais le terrain de jeu de Wim caméra à l'épaule. Le décor de boulevards où nul passant ne marchera jamais les épatait. Ils voyaient le monde en scope noir et blanc. Croisant sous les palmiers une cabine de téléphone cassée, cernée de Chicanos hirsutes, ils s'exclamaient : « Cool, on devrait faire un film, là. Ça serait l'histoire d'une fille qui... » C'était toujours l'histoire d'une fille, on demanderait à Delphine Seyrig. Ramon avait appelé Mimi : On ne vient chez toi que s'il y a du caviar. Elle avait ri, dit qu'il aurait aussi du champagne hors de prix, puis elle avait raccroché. Comment peut-on exiger et obtenir ce genre de connerie-là ? s'était amusé Pepito. Forget it, on est à Hollywood, avait répondu Ramon. Ah oui, ça, ils y étaient. Ils avaient bu, avant de rouler vers le ranch de Mimi, un verre au Venice Beach.

En effet la Bentley était rose. Les quatre pneus dégonflés, elle avait plus l'allure d'une épave que d'une voiture de luxe. Le ranch ? Une maisonnette modeste sans ambition comparée aux extravagances que Ramon et Pepito avaient croisées sur Sunset

Boulevard. Ils descendirent de voiture et, allant vers la porte d'entrée, ils entendirent des cris. On se disputait à l'intérieur. Pour se prévenir, Ramon murmura à Pepito, je ne l'ai pas vue depuis quinze ans au moins. Pepito comprit que le « au moins » était important. Sur le seuil de la porte les cris redoublèrent. Des cris perçants. Il y avait à l'intérieur un cochon en train d'être dépecé à vif et au couteau ou bien une femme en train de prendre une sacrée raclée. Ramon et Pepito pensèrent en même temps qu'ils ne seraient pas bienvenus, qu'ils auraient à s'en mêler, que des coups de revolver pouvaient être tirés, qu'ils n'étaient pas venus à Hollywood pour témoigner de tristes faits divers. Après avoir écouté des bris de verres, des aboiements de chihuahuas, puis des pleurs de chihuahua sans doute en relation avec quelques coups de latte, ils tournèrent les talons, rebroussant chemin sur la pointe des pieds. Direction la voiture parquée près de la Bentley. Parfois, l'Amérique fait peur, gloussa Pepito. Pas grave, ils iraient zoner du côté de West Hollywood, il y avait là-bas des délicatessen où, avec un peu de chance, ils trouveraient un Nespresso buvable, quand la porte principale s'ouvrit. Hey, you ! brailla une voix dans leur dos. Ils restèrent pétrifié une interminable seconde, incapables de se retourner, convaincus que le cauchemar venait de commencer, qu'un coup de feu étendrait raide Pepito, se dit Ramon, Ramon, se dit Pepito – chacun savait que la mort est l'affaire des autres, sauf dans le plan 1 de *Sunset Boulevard*. Se rappelant qu'ils n'avaient pas encore réalisé le film éblouissant qui les aurait hissés au pinacle du cinéma et que, allongés dans la flaque de leur sang sur un parking, dans cette Amérique de merde, ils auraient, tout au plus, une nécro de deux lignes dans *Les Cahiers du cinéma* même pas écrite par Serge Daney. Et sans photo. Destin affreux, donc. Comme souvent, ils exagéraient. Ramon sentit alors quelque chose pousser son mollet, et, le temps de vérifier, il vit un chien. Un charmant petit chien, un *poodle*, pas un chihuahua, lui faisait la fête. Au même moment, Pepito osa relever la tête vers le porche où Mimi escortée d'un grand costaud apparut faisant de grands signes et minaudant Hello guys, comme Lana Turner le retour, saluant « ses amis journalistes » derrière le cordon de sécurité tiré entre les palmiers de l'allée des Beverly Hill Bungalows. Pepito et Ramon échangèrent le regard du condamné : faire face, no way, José. Ramon éclata d'un rire de cheval dopé et, se retournant, agita ses longs bras devant lui. Il enchaîna par : Mimi mon amour quelle joie ! La glace venait de se rompre, ni lui ni son camarade ne connaissaient la température du lac au-dessous ni sa profondeur. Autrement dit, il allait y avoir des surprises. Pepito restait un pas en arrière. Il observait Mimi. On a souvent dit que les chiens choisissent leurs maîtres selon leur

physique. Mimi était frisée, dodue comme un caniche trop couché au panier, et on la sentait prête à aller dégourdir ses jambes lourdes gainées de cuir derrière chaque balle qu'on aurait eu envie de lancer pour elle. Ce qui n'était pas ou plus le cas pour Gene. Son compagnon. (Les deux visiteurs avaient repéré que Gene était le Texas lover – le Monsieur Bite, comme disait Ramon.) L'homme hésitait entre le type cow-boy à clope et le type cow-boy sans clope. Il portait des jeans, troués artistiquement aux genoux, censés mettre en valeur ses burnes de taureau. Une barbe de pop star plutôt Bee Gees au sommet de leur gloire. Il fut à peine poli.

Tous entrèrent. L'intérieur était *rancho style*.

Ramon et Pepito cherchèrent sur les peaux de bêtes posées au sol les traces du meurtre du cochon. Du sang effacé à la hâte. Rien. Non, rien. Dans des plateaux d'argent, des pots de caviar et un seau à champagne rempli de glace où baignait un magnum de Cordon Rouge les attendaient. Mimi avait allumé des bougies partout, quelque chose de sacré imprégnait l'air. Oui, mais quoi ? D'habitude, quand des êtres humains qui ne se sont pas vus depuis vingt ans se retrouvent, qu'ils mesurent – aux dégâts dont leurs physiques témoignent – qu'il vaut mieux ne pas commencer les retrouvailles par : « Chérie, mais qu'est-ce qui t'es arrivé pour que tu sois dans cet état ? », on évoque le cher bon vieux temps. C'est ce que fit Ramon assis face à Gene qui le regardait intensément, assez pour qu'il lise dans son regard : « Il va être bientôt temps que tu te casses, mec. » Mais Ramon, peut-être ébloui par tant de caviar à la louche, et vas-y que je me tartine encore une minitartine, yum ! C'est tellement bon Mimi darling ! continuait à raconter des anecdotes anciennes qui ne faisaient rire que lui. Et elle. Et l'on sentait bien que Gene n'était pas OK pour entendre glousser sa moitié dans une langue inconnue. Pepito, un peu en retrait, sentait l'orage venir. Il se leva, au prétexte de visiter les étagères où l'on voyait en photo Mimi golfe, Mimi skie, Mimi danse, Mimi nage, Mimi fait la bamboula, Mimi filme et bien sûr Mimi avec Rainer. Fassbinder. En promenade autour de la pièce, il arriva dans le dos des deux hôtes, hors de vue donc, et fit à Ramon le discret signe « Cassos ». Hélas, Mimi avait allumé un long pétard bourré de Catalina Island, l'herbe qui scotche le plus au monde, et Ramon, expert en chanvre indien, avait tiré dessus comme un poitrinaire en panne d'oxygène. Il était fait comme un rat. Un rongeur aux bons yeux rouge écarlate. La Catalina Island peut provoquer des effets tranquillissants, euphorisants, mais aussi dynamiter les esprits simples. Gene était un esprit simple. Pour lui les Européens étaient des couilles molles intellos et, à la façon dont il regardait Ramon, il

ne doutait pas d'avoir devant lui, réunies, les trois qualités essentielles de l'eurotrash : le côté couille molle, bien sûr, intello presque sûr, et la troisième, on sentait qu'il faisait des efforts pour la trouver tant la drogue lui avait troué la cervelle. Bref, il « le vivait supermal ». La situation promettait de se tendre. Au même moment Mimi et Ramon retrouvaient, le pétard aidant, une complicité qu'ils avaient connue autrefois. L'absurde complicité des raides défoncés. Ceux-là, s'ils se regardent, et peu importe la nullité de la conversation qu'ils maintiennent tant bien que mal, peuvent être pris de fou rire. Qui les submerge. Qui les isole. Un mot les embarque alors dans une suite de digressions incohérentes. Ils ne peuvent plus en sortir. Et voilà que Mimi prononça, sans intention, par pur hasard, le mot « cochon ». (Ici, le lecteur qui se souvient du début de cette nouvelle connaît la suite.) Bien sûr. Ramon et Pepito échangèrent un regard furtif. Bref, c'était cuit. Ça allait partir en sucette. Ramon tira un dernier coup sur le pétard qui tue et regarda Mimi en hennissant de rire : « Il est où, le cochon qui braillait, qu'est-ce que vous en avez fait ? » Mimi, d'abord surprise, se tordit de rire sur le canapé à son tour. Dans leur dos, nez dans les photos (celles où Mimi skie nautique), Pepito pleurait de rire silencieusement. Le seul à être prostré, exclu, très profondément en lui-même, était ? Gene. Toute la bande lui sortait par les trous de nez. Derrière les burnes de taureau, il y avait un taureau, et la bête commençait à fulminer. Il était prêt à faire quelque chose. Il aimait le cinéma à la noix de Tarantino et pensait qu'un Américain normal, cool, à bottes en python, n'avait pas à comprendre ni parler une langue presque morte, le français, dans un rancho de Californie. Pepito, lui, pensait à Charlie Manson couvrant les murs de la maison de Sharon Tate du mot *Pigs*. Pepito entamait le bad trip (la Catalina Island est supertraître). Les seuls à garder leur bonne humeur étaient Mimi et Ramon. Tu n'aurais pas un morceau de saucisse ? demanda alors Ramon à Mimi. Il se roula ensuite sur le sofa en hoquetant de rire. Mimi, elle, riait à la manière d'un minicaniche, par petits bouts, en secouant la tête, les yeux clos et tirant un petit bout de langue rose. Le caniche, le vrai s'entend, assistait effaré à la scène. Ses bons yeux intelligents allaient du côté de Gene à sa maîtresse et jusqu'aux deux grenouilles invitées. Il cherchait à comprendre. C'est alors que Mimi hilare répondit : « Demande à Gene, il a tout ce qu'il faut dans le short. » Et les deux, Ramon et Mimi, frappèrent le sofa en cadence comme pour faire sortir le trop-plein de rire du tissu. Ils étaient raidissimes. Gene regardait le bout de ses santiags. Une ride barrait son petit front, couvert de boucles Bee Gees. Il se sentait nul. Texan. Il fallait arrêter ça. Oui, mais comment ? Il eut une idée. Voilà pourquoi il se leva et partit à la

cuisine à la recherche d'un grand couteau. Celui que l'on utilise d'habitude pour tuer le cochon (par exemple). Il entendit Mimi, vautrée sur le sofa, épuisée de rire, bafouiller entre deux hoquets : la saucisse de Gene. Mais il était déjà trop loin pour saisir la fin de la phrase. La maison californienne est grande. Il alla s'asperger le visage d'eau fraîche dans la cuisine, décida de se faire un Nespresso. Il surveillait la machine à café quand Pepito entra. Hey, dit Gene. Hey, dit Pepito. Un long silence suivit. Coffee ? dit Gene. Yeah cool, dit Pepito puis ils échangèrent un sourire morne. Pepito, pensait demander à Gene s'il avait été élève de la classe de huitième de l'école communale, place de la Trinité, mais il se ravisa. *What the fucking hell ?* aurait sans doute répondu le Texan. Pepito réfléchit. Malgré l'effet desséchant de la marijuana, il comprit qu'il y avait une chance sur un milliard de millions qu'il soit là, dans cette cuisine, face à un ancien camarade de classe perdu de vue. Que cette idée était ridicule. Cependant, au moment de prendre sa tasse de café, il s'entendit ajouter : Gene, tu étais pas, des fois, en huitième B à la Trinité ? Silence à nouveau. Gene sortit ses lèvres de la tasse. Il avait mal commencé une journée sans éclat, et là, un eurotrash à la con lui posait une question personnelle. Gene, on l'a déjà dit, était texan. Faire deux choses en même temps ? No way José. Ah oui, il était venu jusqu'à cette cuisine pour le grand couteau. Il posa la tasse et, sans répondre, commença à fouiller les tiroirs. Où était passé ce couteau ? Il ouvrait tous les tiroirs. Plongeait ses mains géantes dans les ustensiles de cuisine. Retournait tout ça fiévreusement. Pepito avait terminé son café et lança : « Ça y est ! Tu étais dans la classe de Mme Gauret, non ? » Au même moment, il se rendit compte qu'il n'y avait jamais eu d'institutrice de ce nom, mais que Gauret, ou plus exactement goret, avait à voir avec la bête éborgnée entendue derrière la porte en arrivant. Il blêmit. Gene venait de retrouver le grand couteau, celui, à n'en pas douter, qu'avait utilisé Hitchcock dans le film où l'on voit la douche. Gene, l'ustensile à la main, affichait un sourire de victoire. Et cette bête à égorger, Pepito le comprit, c'était lui. Il dit seulement : « Gene ? » Puis déglutit. Là, il aurait voulu courir. Hélas, ses jambes étaient si molles. Il sentit une chaleur douce sur ses cuisses et pensa, je me suis pissé dessus. Le Texan vint à lui couteau levé et dit : « *Come on, go back to heaven.* » Pepito ferma les yeux. Il avait entendu, non pas *go back* mais goret suivi de « retourne au paradis ». Il était devenu le cochon sacrificiel. Il acceptait. Il attendit le coup fatal. Qui ne vint pas.

Quand il rouvrit les yeux, Gene n'était plus là. Pepito resta dans la cuisine. Par-dessus les palmes et la piscine des voisins, en contrebas, on voyait Los Angeles downtown, loin dans la brume toxique. Il

entendit rire au salon. Tiens, Gene riait, maintenant. Il avait dû zigouiller Ramon, Mimi et le chien. Il ne voulait pas savoir. Le Texan reviendrait vers lui pour parfaire son œuvre affreuse. Pepito se dit qu'il avait eu une vie minable. Qu'il avait eu « des opportunités » qu'il n'avait pas su saisir (comme s'il s'agissait de saisir quoi que ce soit, quelle foutaise) et que terminer ici dans une cuisine n'était pas très sexy. Il vit aussi un Boeing décoller en silence loin du côté de l'aéroport. Les flics le retrouveraient en sang et plein de pisse. Ils concluraient à une histoire de pédés défoncés. Un truc moche. Bah.

Plus tard, le soleil baissait vers l'océan. Mimi conduisait. On les attendait tous pour un dîner informel dans une maison de Pacific Palisades. Chez un ami producteur. Ramon avait insisté pour arriver là-bas en Bentley, question de dignité, et Gene, bon bougre, avait fait en vitesse regonfler les pneus. Qui les aurait vus tous les quatre, dans la belle voiture rose en mode cabriolet, les cheveux au vent léger du soir, lunettes de soleil sur le nez, aurait pensé à un groupe de célébrités en balade vers la mer. Oui, de sacrés veinards. Ramon, concentré à l'arrière, réfléchissait à un projet de film fumeux que produirait Mimi. « Écris un synopsis : il faudra que Jack le lise. » Gene assis à l'avant près de sa fiancée posa une de ses santiags sur le tableau de bord. Il avait, d'un grand coup de couteau de cuisine, coupé la pointe de la botte. Ses orteils sortaient, il les agita avec plaisir. Mimi lui adressa une œillade de tendre reproche : « Oh Gene darling, c'était un cadeau de Mimi ! » Le garçon répondit qu'il allait lancer la mode des santiags orteils nus. Que ça allait être *amazing*. Que si Jack (Nicholson) acceptait de les porter ça serait cool. Qu'il fallait créer, Mimi et lui, une marque, un « label ». Y associer Jack, get it ? Qu'ils feraient des montagnes de dollars. À l'arrière, près de Ramon, Pepito regardait défiler les palmiers, squelettes fameux dans la lumière finissante. Enfin, de sa voix de petite fille, Mimi se mit à fredonner *Lili Marlene*, Gene reprit le refrain en chantant la la la. Ramon chanta aussi. Couché entre les deux amis à l'arrière, le minicaniche posa sa patte sur l'avant-bras de Pepito. Il lui léchouilla la joue. Et Pepito sourit à la petite bête : « Oui oui, je sais, nous avons une vie merveilleuse. »

13. Là et maintenant, sur cette terre

Toujours j'ai regardé les arbres.

L'amandier vigilant au fond du jardin de mon grand-père. Le cerisier aussi où la Vierge Marie apparaissait vendredi. Le noir troublant des cyprès toscans, chandelles éparpillées des valons, des collines, et le figuier tordu, à fruits noirs, lourds, faiseur d'odeurs divines. Le bigaradier amer, le cyprès de Lambert décoiffé. D'autres arbres encore, au bout du monde, rangés et taillés en nuage, épicéas d'Asie, élégants, solides, délicats. Bois de bambous discrets, murmurant sans fin, fin amateur de secrets. Et les platanes de Londres, géants glacés des soirs d'hiver, tendant leurs longues branches basses. Nues, craquant dans la brise. Ceux à la peau écorchée, colonisés de lierre. Ceux détruisant les murets, les clôtures. Respectés. Que rien, personne, en trois cents ans, n'a pu empêcher de pousser. Arbres couchés dans la tempête par paquets, les pauvres. Les lourds anciens aux racines à l'air, hébétés, tombés sur les plus jeunes. Les écrasant. Désolés. Pour peu de temps encore capables de faire des feuilles vertes, puis racornies, puis jaunies, et bientôt, les gars, c'est du bois, c'est fini. Ceux grimpés dans les nuages, en haut d'un pic, cachés dans des trous de rochers, blanchis de neiges éternelles et toujours tenant bon. Et sans air, sans broncher. Des cerisiers du Japon bordant les maisons de Palace Garden Terrasse, fleuris en mai de rose délicieux comme au jour d'un mariage. Éblouissants de gaieté. Des pins parasols à Rome aussi beaux qu'en tableaux, dentelles fines dans le soir. Des arbres de bals ou de rien du tout, couverts de guirlandes, muets, entrecoupés de bancs, contemplant de jeunes gens. Qui s'embrassent. Des arbres qui chantent, des forêts de pins fredonnant dans le vent. Et puis aussi, en Turquie, du côté de Fethiye, l'olivier millénaire que j'ai frôlé des doigts. Qui se creuse, se creuse et ne meurs pas. Olivier où j'ai cueilli une feuille pour l'emporter chez moi et qui depuis dort entre deux pages d'un livre que je ne rouvrirai pas. Tant d'arbres sur la terre, posés là, pour toujours. En attendant. Ce banian à Bongkasa arbre sacré, plein d'offrandes à ses pieds, inquiétant, bienveillant, et ces autres dans la poussière, à la porte du désert, uniques, époustouflants : un troupeau de baobabs géants. Jamais je n'ai vu les grandes forêts primaires où se faufilent serpents et insectes, papillons saouls de miel, bêtes à crocs et à griffes, canopées

débordant sur le ciel. Mais près d'ici, je connais bien le gros cyprès aux moineaux qui ombre la tombe où dorment depuis si longtemps ma mère, mon frère, ma jeune sœur. Tous mes parents.

*

14. Sans doute, pourquoi j'écris

Cette fois, on a envoyé Minouche chez une cousine de l'autre côté du village. La famille s'était réunie : il fallait faire quelque chose. La lente agonie puis le trépas d'une femme de 40 ans, la mère de la petite, n'étaient pas un spectacle indispensable à l'éducation d'une fillette. Voilà pourquoi en ce matin d'été, quand la cloche sonne, que le corbillard suivi de voisins, de parents en larmes, se met en marche au pas du cheval, Minouche joue à la balle dans une cour à l'écart de l'événement. Elle ne sait pas. Qui aurait eu le courage de lui dire que cette cloche accompagne en terre sa mère bien-aimée ? Pas son père. Ni personne. On n'ajoutera pas une catastrophe à un malheur. On a donc menti à la petite : Là, tu sais, maman est dans une maison de repos, elle reviendra. Elle va guérir. Tu comprends ? Bon, d'accord. Alors, Minouche, qui est sage, attendra. Plus tard, elle se réjouit déjà, elles iront faire de longues promenades, elle ne verra plus sa mère allongée dans le lit. Ça sera bien. Elle lui dira, Maman, je suis contente que tu sois guérie. Voilà pourquoi, ce matin, Minouche n'est qu'une enfant de 9 ans pensive, à la tête et aux avant-bras posés sur son ballon. Elle entend, elle aussi, l'éclat de la cloche dans l'air du matin. Elle connaît la cloche des morts. D'habitude, c'est pour des vieux qui meurent et c'est normal, ils sont là depuis très longtemps, ils marchent péniblement, ils savent qu'il est l'heure d'en finir. Ou, parfois, la cloche sonne pour un camarade d'école qui vient de se faire écraser par une auto et ça, alors là, c'est un grand drame. Minouche sait qu'elle ne reverra plus le petit Jean-Paul assis sur le banc quelques rangs plus loin à sa droite en classe de septième. Écrasé. De toute façon, elle ne le connaissait pas. On aurait beau lui expliquer qu'il est au ciel, avec les anges et le bon Dieu, Minouche n'éprouvera rien, puisqu'elle ne le connaissait pas, comme on dit, puisqu'elle aussi a une famille, quelques soucis, et que sa mère, Dieu merci, est maintenant dans une maison de repos où elle se repose bien, d'où elle reviendra bientôt avec une poupée Bella afin de se faire pardonner sa longue absence. Absence pendant laquelle Minouche n'aura pas cessé de penser à ce qu'elle lui dira, sur elle, sur l'école, sur son frère, sur le petit Jean-Paul qui est au ciel. À ce qu'on dit. Tu le savais, maman, pour Jean-Paul de ma classe ? Ainsi l'été a passé et Minouche n'a pas reçu la moindre carte postale de rien du tout venant de la maison de repos, mais, pensait-elle, comme sa mère se reposait pour

être bien en forme plus tard, elle ne devait pas avoir beaucoup de temps pour lui écrire. Alors, elle-même lui avait rédigé de courtes lettres d'enfant – sans fautes – et puis, au moment de demander l'adresse de cette fameuse maison de repos qui faisait détourner la tête aux adultes, Minouche avait eu l'idée de garder les lettres pour les donner à maman, en main propre comme on dit, pour les lire, avec elle, quand elle sera enfin de retour. Oui, voilà, ça sera mieux.

Ainsi passe l'automne. Les platanes de la cour perdent leurs feuilles, on voit arriver les premiers froids. Novembre est un mois sans grâce, on y fête les morts, les siens et ceux de la guerre. Les grandes filles choisissent la couleur du manteau qu'elles porteront cet hiver, ça sent l'hiver. Il faut s'y préparer. Minouche à l'école court avec d'autres fillettes, elle joue à chat, peu importe, elle a les joues rouges, le souffle court, et là, une grande vient vers elle et lui dit : « Ah bon, ta mère est dans une maison de repos ? De quelle maison de repos tu parles ? La maison du repos éternel ? » Puis la fille s'éloigne et Minouche reste seule dans un coin de la cour à renifler. Les autres enfants ont couru ailleurs. Minouche a un gros cache-nez, elle n'a rien compris à ce que disait la grande. Bon, en tout cas, elle espère qu'elle n'a rien compris. Ou alors...

Elle passe une mauvaise journée. Pour la première fois elle n'écoute pas ce que dit la maîtresse. Elle qui est si bonne élève. Et ce soir, elle rentre seule en évitant les groupes d'enfants. La maison du repos éternel. Elle croise la rue Alphonse-Daudet, le boulevard, elle va son chemin, vers le passage à niveau qui tend ses deux bras maigres vers le ciel. Plus loin, après les rails, elle arrive au faubourg où elle habite. La nuit tombe, la campagne n'est plus loin, on la sent partout. Les derniers oiseaux migrateurs la regardent, en bande sur un fil électrique. Ils s'en iront bientôt. Là où il fait chaud. À la maison, elle retrouve sa grand-mère et s'assoit à la table de la cuisine pour commencer ses devoirs. Sa grand-mère, occupée au fourneau, lui tourne le dos, elle épluche quelque chose, pour une soupe. Alors, Minouche dit doucement : Je sais que maman est morte. Puis elle commence la géo.

Minouche est morte en hiver, vingt-quatre ans plus tard. Par une nuit de janvier où il ne faisait pas bon rester sur terre. Où il n'y avait dehors ni chat errant, ni chien perdu, ni rien. Où soufflait le vent du nord. Elle était couchée, ça n'allait pas, elle ne dormait pas

et puis elle s'est levée. Elle est sortie sans bruit de sa maison. Elle a marché jusqu'au pont. Où passent les trains. Elle est montée sur le ballast et elle est restée là, au milieu des voies. Elle a eu du temps pour penser à sa vie. À tous ceux qu'elle a aimés. À ce qui lui avait fait de la peine. On ne sait pas. Et puis le vent a amené le bruit du train d'abord. Un bruit sourd dans l'air froid. Et Minouche est restée là. Elle aurait pu faire un pas sur le côté. Le laisser passer, s'effrayer, revenir se coucher. Recommencer la vie. Mais non. Le train venait, les rails ont commencé à vibrer. Le conducteur a dû klaxonner. Freiner. Personne ne sait.

*

15. Sur la route, dans le Sud

Sur un mur délabré près d'ici, une fille, jeune sûrement, à écrit :

Grand contrôle de mes tétons

Voilà un joli programme. Que des jeunes filles affichent de telles qualités aux regards de tous laisse rêveur. Je suis pour. Si le tag, manifestations de cervelle de piaf, de chiens pissant au quatre coins de leurs territoires, me fait braire, les phrases en forme de messages m'enchantent.

Ainsi, sur une bretelle d'autoroute, du côté de Perpignan, tout au long d'un muret lépreux que l'on découvre peu à peu en roulant, on lit :

Choupette, je t'aime comme un fou

Si vous passez par là, transporteur d'idées tristes, sans aucun doute cette déclaration vous fera aimer les cinq minutes qui viennent. Il est peu probable que vous croisie Choupette, vous devrez l'imaginer blonde ou grande ou autre chose. Imaginez encore que Choupette n'a jamais eu dans ses bras ce fou-là et vous vous sentirez complice. D'elle ou de lui. C'est joli. Mais pour connaître la plus belle phrase lancée comme ça, à la volée, il vous faut aller sur la nationale 9 entre Narbonne et la frontière d'Espagne. Cette route trouve un paysage de falaises, de garrigues, de vignobles descendant dans les étangs jusqu'à la mer. On y voit des stations d'essence abandonnées. Il y a du soleil. Des cigales. Des pins. Des panneaux géants déglingués annoncent l'un après l'autre des supermarchés disparus. Ainsi, sur l'envers du premier panneau en ruine, on lit depuis quelque temps : *Jésus t'attend*. Cent mètres plus loin, sur un autre, écrit de la même main : *Jésus t'aime*. Et plus loin encore : *Jésus vient*. On sent une grande sincérité dans ces mots, d'autant que pour aller les taguer l'évangéliste aura eu besoin d'une échelle,

instable dans la caillasse. Si le retour de Jésus se fait attendre, quelque chose a cependant changé dans le secteur. Des putes sont arrivées. Ce sont des indépendantes venues de La Jonquera, capitale des bordels d'Europe. La Jonquera, c'est de l'autre côté des montagnes, en Espagne. Les filles ont peu à peu installé, le long de la nationale, leurs chaises pliantes, leurs parasols. Elles fument. Elles ont une belle clientèle de routiers chargés de tomates, de melons andalous. Ils s'arrêtent pour se vider les couilles, ils sont en chemin pour le Nord. Elles sont ghanéennes ou roumaines, elles sont en short. Les flics les coursent, ça piaille, on les embarque, plus tard elles seront de retour. Certaines sont installées entre Jésus t'attend et Jésus t'aime, d'autres entre Jésus t'aime et Jésus vient. On imagine leurs portables : Téou ? À Jésus t'attend ou à Jésus t'aime ? Et puis un jour quelqu'un (une fille, va savoir) a amélioré le slogan des évangélistes et tout a été transformé. Sur le troisième panneau, on ne lit plus « Jésus vient ». On lit maintenant « Jésus vient ici je te suce ». L'orthographe a ses limites. Cela fait sourire les employés qui rentrent chez eux en bus. Glousser les enfants hilares qui vont au foot en bandes. Détourner les yeux fatigués des ménagères à cabas qui ne fouillent plus depuis bien longtemps au fond du slip de leurs maris. Les flics, ceux qui font d'habitude la razzia, rigolent. Bref, tout le monde rit, et les putes, elles, sont assez satisfaites.

Le nouveau slogan a triplé la clientèle.

*

16. Encore en Asie, à Java cette fois

Ils sont quatre sous les ventilateurs qui tournent en silence. La pièce ouvre sur la nuit, exactement. Quatre garçons aux visages de voyous à la manière de Genet. Des visages de brutes aux turbans attachés, portant les cheveux longs attachés dans une sorte de chignon à la mode de Java. Ils ont serré le sarong comme ici, complété d'un boléro ouvert au col fermant très haut sur un tee-shirt. Ils sont pauvres. Bien sûr, ils vont pieds nus. Ils sont sortis de nulle part, on ne les a pas vus arriver. Ce sont des chanteurs de rue employés pour un soir, soir d'anniversaire d'une beauté locale. Ils vont jouer la musique javanaise, le krontjong. Le violon, l'instrument majeur, est dans un état misérable. La guitare, l'ukulélé, ne valent pas mieux. Le joueur de violoncelle trimbale son instrument à la façon d'une boîte encombrante à demi cassée. Ils sont venus, maintenant ils attendent. On va leur demander de jouer. La nuit est suffocante, les invités se sont rués d'abord sur les gin tonics. Et depuis, lèvres trempées dans le breuvage, ils vont et viennent, espérant trouver un poil de fraîcheur, un souffle d'air à l'extérieur. Dehors, il y a une route en terre qui plonge dans le noir. Des bambous géants mêlent leurs feuillages à ceux de banians bien plus hauts, aux fines racines frangées, comme lancées par-dessus les branches basses : un rideau de ficelle devant une porte qui n'existerait pas. Ces racines filtrent la lumière de l'éclairage public qui, de loin en loin, borde le chemin. On voit passer de vieux Javanais, des fumeurs de kreteks, sur des vélos aussi anciens qu'ils le sont eux-mêmes. Ils pédalent sans forcer. Il fait si chaud. La lune est pleine, trempée dans un halo de soie. Les insectes strident, la vie est là dans l'ombre. Ou dans la rizière, flaque claire dans la forêt. Les chanteurs de rue se tiennent dans un coin, ils n'accordent pas leurs instruments, ils regardent les invités boire leurs gins. On vient leur proposer une bière qu'ils refusent. Si vous croisez leur regard, ils vous sourient. Ils fument. Plus tard le maître de maison qui a terminé de saluer tout le monde leur fait un petit signe. Alors, l'orchestre attaque. La musique de krontjong, c'est lent, c'est mélodieux. Disons-le, c'est envoûtant. Les musiciens ont vite un public, leurs faces de pirates féroces sont illuminées d'une idéale douceur, les invités sont contents. Debussy, dit-on, était bouleversé par cette musique populaire. Puis les quatre garçons chantent. Des romances d'amour. Sûrement. Oh ! que c'est beau. Pepito se « sent

loin ». Ça nous change. Mais de quoi est faite l'âme d'un Occidental qui traîne sa mélancolie dans ce coin perdu d'Asie ? Il conviendrait de faire une chanson avec cette phrase, qui sait. Pepito, qui ne se remettra pas d'une adolescence gâtée, prolongée, passée trop vite, pencherait aujourd'hui pour une vie de musicien ambulant, nourri de bakso épicé, la soupe des rues. Traînant sans passé, sans avenir, comme eux, oublieux de tout, vivant au jour le jour, enchantés. En chantant. Pepito est narcissique. Rien ne l'y autorise. Il se figure être une chose précieuse que le monde désire. Là, il rêve de Pepito le musicien ambulant coqueluche de femmes prêtes à se frotter contre sa couenne. Le pauvre a dépassé la cinquantaine, sa vie, il faut le dire aussi, n'a pas été une performance, ni remarquée ni remarquable. Pourtant il s'accroche, on ne sait jamais de quoi demain sera fait. Il a vu des artistes tardifs qui ont réussi à séduire le genre humain. Mais ce soir, il va connaître une expérience où il apprendra qu'il a passé son tour. Que c'est foutu mon pote et qu'il n'y a plus lieu de se lamenter, OK, vieux hippie à la mords-moi-le-nœud ? À la fin du morceau les invités applaudissent, les chanteurs sourient de toutes leurs dents. Voici que vient un serveur et chacun cueille sur le plateau un plein verre de gin. Et la musique repart. Les musiciens sont au centre d'un cercle maintenant. De vieux visages défaits par la chaleur, d'anciens fêtards en rade, des ex-mannequines devenues de vieilles choses imprécises, caractérielles ou suicidaires. Rien ou peu de chose subsiste de splendeurs passées qui furent bien réelles et que chacune s'évertue à ne pas oublier. En vain. Plus de fric, hélas, plus de gentil mec friqué à torturer, et se faire remplacer les dents coûte aujourd'hui un œil. On ne vient pas fêter les 60 ans d'un ami de toujours sans prendre quelques risques. Des risques, tu délires ? Celui de mesurer le temps qui passe, chérie, tu croyais quoi ? Que tous les types d'ici voudraient passer la nuit avec toi ? Victoria, on se calme. Pepito sourit. Autrefois, pour draguer les filles, il s'approchait et disait seulement Salut, je suis Pepito et, regardez ça, j'ai les dents du bonheur. Oui oui, il emballait ce qu'il voulait.

Et puis, c'est un miracle, voilà que le cercle s'ouvre. Une jeune fille inconnue vient au milieu du krontjong qui redouble d'ardeur, de plaisir, et elle danse. Elle danse les bras levés. Ses bras sont blancs, elle est blanche. Elle baisse la tête en suivant la musique, elle danse pour elle. Elle porte une robe à peine tenue aux épaules, une sorte de chemise de nuit fine qui descend jusqu'aux genoux. Elle a des poignets délicats, des cheveux presque roux, épais, magnifiques, un teint de porcelaine, une bouche dessinée, des yeux clairs un peu jaunes et une légère bosse sur le nez qui lui donne du caractère. Elle est pieds nus. Elle danse. Tout le cercle l'admire.

Pepito pense que voilà enfin la parfaite jeune fille qu'il a attendue toute sa vie, qu'elle vient tard. Elle s'amuse avec les musiciens, le public en redemande. Elle prend le violoniste par les épaules et bascule avec lui d'un bord sur l'autre. On dirait qu'elle danse une java. À la mode javanaise justement. Un peu plus lente, plus sensuelle. Puis elle lâche le garçon et en prend un autre. L'ukulélé. Qui joue avec elle aussi. Elle n'a pas levé une seule fois les yeux – mais peut-être l'ai-je déjà dit –, elle est en elle-même, peu lui importe le public. Elle est jeune. Tout lui réussit. La chanson est longue. À la fin tout le monde applaudit. La jeune fille applaudit aussi les musiciens qui reprennent. Et voilà qu'elle danse encore. On voudrait que ça ne finisse jamais. Elle jette de temps à autre ses cheveux en arrière, elle transpire et essuie son front d'un revers de bras. Elle est trempée. Elle s'en fout. Elle est *magic*, se dit Pepito. À la fin de la deuxième danse, c'est un triomphe. On veut la connaître, on s'approche. Elle répond à peine. On sent bien qu'elle a l'habitude d'être aimée, de choisir. Les femmes, je veux dire les vieilles femmes, sont émues. Pepito fait un pas, il dit Salut, je suis Pepito et j'ai les dents du bonheur. Alors, il arrive une chose nouvelle, inouïe : la jeune fille relève un peu la tête et le regarde gravement. Il sourit. Bien sûr. Comme il l'a toujours fait. Oui répond-elle, elles sont noires et vilaines, passe ton chemin, Pepito, dégage.

Au milieu de la nuit, une ombre pose une chaise au bord de la rizière. L'ombre s'assoit et fume une Gudang Garam. Il fait plus frais. La lune s'est défaite de son châte de brume chaude, on y voit clair comme en plein jour. Le riz est bruissant d'insectes. La fête est terminée, c'était réussi. La jeune fille s'en est allée comme elle était venue, escortée du krontjong, de ses nouveaux copains. Pepito réfléchit : c'était un démon javanais changé en jeune fille. Elle était venue pour moi, pour me dire Pepito, c'est fini maintenant. Si elle n'avait pas été aussi jolie, aussi jeune, Pepito ne l'aurait pas crue. Oh oui, un vrai démon javanais. Eh ? Pepito ?

Respire, c'est fini maintenant.

Puis il fume.

17. Dans la garrigue d'où l'on voit la Méditerranée

Gigi et Jo aimaient baiser dans l'Alfa.

Jo connaissait une côte cachée dans les collines, sous le couvert des arbres, un chemin escarpé où personne jamais ne passait. Ils allaient là, ils baissaient les sièges à fond, ça faisait comme un lit. Jambes en l'air, portières ouvertes et vas-y. Les cigales chantaient, les pins embaumaient tandis qu'un poil de vent faisait chanter les branches. Ensuite, Gigi et Jo faisaient la sieste, lui, la bite molle, et elle, le minet débordant de foutre. C'était bien. C'était l'été. Ils se réveillaient vers 5 heures, la bouche sèche, buvaient une bouteille d'eau et se rhabillaient sans rien dire. Gigi allumait deux clopes avec la même allumette, comme dans un film, elle en posait une sur les lèvres de Jo et ils redescendaient vers le monde des vivants. Parfois, on les apercevait à la mer en fin d'après-midi pour se tremper dans l'eau fraîche, à la plage des culs nus, celle où ils allaient d'habitude. Gigi et Jo étaient amants, mariés chacun de leur côté. Discrets. Ça gazait. Le mari de Gigi, Paulo, était arbitre au rugby, il allait souvent en déplacement, ça tombait bien. La femme de Jo, Josy, était « une grande sensible » qui passait sa vie au docteur, à se bourrer de cachets pour la nuit – ce qui est mieux sans comparaison que regarder « des inepties » à la télé. Et forcément assommée le jour, qui ne s'intéressait à rien. Rien : Fais ce que tu veux, Jo, je m'en fous, si tu savais comme je m'en fous, ta Josy s'en branle. Parfois, elle ne parlait plus, restait assise devant la télé des heures à regarder n'importe quoi, ou alors elle faisait des tentatives de suicide. On l'amenait à l'hôpital. Le docteur disait, on la garde en observation. On la gardait. Paulo, Gigi, d'autres, passaient la voir, et là, les conseils, ça ne manquait pas : Il faut pas faire ça, un jour tu réussiras ton coup et après ? Ah ! tu vois ? ajoutait Jo, tu te fais du mal et tu fais du mal à tout le monde ! Josy se cachait le visage pour pleurer. Quelque temps plus tard elle sortait, ça allait mieux. Elle disait, je suis contente de retrouver ma maison. On l'amenait *Au bon coin* manger la bouillabaisse pour lui faire plaisir. Elle touchait à peine au poisson, la seiche, n'en parlons pas... On faisait ce qu'on pouvait. Sincèrement. Les quatre, Paulo, Gigi, Jo et Josy, étaient amis de toujours, et si Gigi et Jo avaient cette histoire secrète, on aurait pu dire que ça ne gênait personne, absolument personne. Ils

étaient discrets. Bref, ils aimaient beaucoup baiser dans l'Alfa.

Cet été-là, il y eut des pics de chaleur monstrueux. À la radio on expliquait aux vieux qu'il fallait boire, boire, boire, et au café, où la télé marchait du matin au soir, les ivrognes accoudés au bar levaient le verre de Ricard à la santé de Laurence Ferrari en braillant comme si elle entendait : T'inquiète, chérie, pour boire, ici, on est jamais en retard. Suivait le sempiternel reportage sur les feux. Ça flambait partout, des nuits entières, des Canadair, des sirènes de pompiers, des routes détournées, tout le saint-frusquin. Ceux du café montaient en 4L dans les collines, emportant des packs de bières, pour voir les pompiers parmi lesquels ils avaient plein de copains, pour voir l'incendie. Le spectacle fascinant. Les gendarmes interdisaient les passages mais eux, ceux du café, connaissaient les pistes et finissaient par arriver près des camions des pompiers épuisés, brûlés et de méchante humeur. Qui refusaient les bières. Que ceux du café « étaient forcément obligés » de picoler. Les pompiers leur expliquaient que c'était pas le moment de les avoir dans les pattes. Surtout la nuit. Quand des vallons entiers ronflaient sous les flammes, que des pins parasols s'embrasaient en une seconde dans un froissement de papier alu qui faisait mal au cœur. Les pommes de pin, projetées à la façon de feu grégeois, éclataient, enflammant partout des taillis éloignés. La fumée devenait vivante, folle, âcre, brûlante. L'incendie était un événement considérable par ici, il courait sous le vent et ne s'arrêtait souvent qu'à la mer. Ceux du café allaient voir les bergeries des Parisiens calcinées, demandaient s'il y avait des morts ou des trucs intéressants qu'on aurait pu raconter à l'apéro. On se rappelait les années précédentes. Les feux d'enfer aux nuages de cendres étirés jusqu'à l'Espagne. On murmurait qu'on savait qui tenait le briquet, d'où c'était parti, mais on la bouclait sinon ça aurait foutu le bazar. On disait, pour simplifier, encore un coup *du pompier pyromane*.

Quand ils eurent retrouvé la place habituelle dans les collines et que Jo eut tiré le frein à main, Gigi avait blagué : Laisse bien les portières ouvertes, il y a beaucoup de vent, ça va nous rafraîchir un peu la peau du cul. Quand Gigi faisait sa vulgaire, Jo riait comme un enfant. Tandis que Paulo, le mari, écoutant à peine les blagues de sa femme, faisait sa mine d'arbitre bien propre, son snobinard. Comme mon Paulo avec son sifflet n'est pas là pour compter, dit encore Gigi, on va voir combien d'essais transformés tu vas me mettre cet aprème. Jo pouffait de rire. Il trouvait Gigi poilante, et quand il la trouvait poilante, il avait la trique et elle en rajoutait. Ils furent vite à poil, on ne va pas ici raconter la suite. Bon, ce fut un

bon match. À la fin, ils firent la sieste. Comme d'habitude, ils dormirent d'un sommeil de plomb, oubliant le vrombissement lointain des Canadair. Ils ne remarquèrent pas que les cigales s'étaient tues. S'étaient éloignées. Gigi pensa, tiens, on dirait les Canadair, ça brûle encore dans le coin. Quelque chose, autour de l'auto, lui parut différent. Une impression de calme, de silence. Elle se retourna et défit ses jambes de celles de Jo. Elle ouvrit les yeux. Devant l'Alfa, il y avait le grand pin, le trois fois centenaire, comme accoudé au bord de la falaise qui plongeait deux cents mètres plus bas, dans le vallon des Ombes. Où, petite fille, elle avait coursé les lézards verts. Gigi connaissait par cœur les garrigues, les sentiers jusqu'à la mer. Dire que j'aurai passé ma vie ici. Au moment où elle venait de penser « ma vie » à la façon d'une chose passée, elle regarda affectueusement le grand pin et il arriva un grand souffle de vent chaud sur l'Alfa. Gigi, incrédule, vit alors le pin merveilleux, celui au-dessus de sa tête quand Jo la chevauchait, gronder, vibrer – comme souffrir – et s'enflammer en un clin d'œil. Une folie. Le feu venait de remonter le long de la falaise comme dans une cheminée. Ce fut un déluge de pommes de pin autour d'eux. Le pare-brise de la voiture explosa en mille pierres de verre. Elle poussa un cri qui réveilla Jo. Qui se leva sur ses avant-bras. Qui voulut respirer. Un filet d'air, chauffé à 300 degrés, entra dans ses poumons. Gigi nue bondit de l'Alfa. La peinture rouge s'écaillait partout, on voyait déjà la tôle. La forêt était devenue un brasier. Les pierres du chemin brûlèrent la plante de ses pieds, elle tomba. Elle se dit, c'est fini. Tout cela avait été si rapide. Elle pensa à Jo. Elle se dit encore, je dois sauver Jo ou tout le village saura. Elle se retourna juste pour voir le pin brisé en braises incandescentes dégringoler par morceaux sur la voiture. Gigi murmura pardon mon Dieu, pardon. Pour mes péchés. Elle sentit cuire la peau de son crâne rendu chauve, ses cheveux brûlaient. Elle se dit, j'ai honte. Non pas j'ai mal, mais j'ai honte, et tomba humblement à genoux. Elle rêva. Paulo son mari était là avec un seau d'eau, il était prêt à l'asperger. Il bougeait les lèvres comme pour dire, tu veux de l'eau ? Je l'ai beaucoup trompé, je ne peux pas lui demander *en plus* une chose pareille. Ça serait le comble du malhonnête. Paulo la regardait, l'air triste. Il hésite, se dit Gigi, à sa place tout le monde hésiterait à sauver une salope malhonnête comme moi. Bon, allez, c'est foutu. Tandis qu'il faisait régner l'ordre chez les joueurs de rugby à coups de sifflet, Jo et moi, on baisait à fond dans l'Alfa. Oui, Paulo, pardon, mais c'était si bien. Jo m'enfilait. Il m'enfilait. Il m'enfilait.

Oh ! comme c'était bien.

Le Midi libre et *L'Indépendant* parlèrent en première page d'un couple dévoré par les flammes du côté de la falaise à l'aplomb du vallon des Ombes. La photo montrait la garrigue noircie, les braises encore fumantes, l'épave détruite d'une voiture méconnaissable. Une pitié. Pas de noms cités (à la demande des familles – le mot couple n'avait pas plu aux endeuillés). Paulo et Josy organisèrent pour leurs conjoints des obsèques discrètes. Séparées. Chacun ses morts. Ils furent mis en terre dans d'effrayantes petites boîtes pour corps calcinés, éloignés pour l'éternité l'un de l'autre. À chacun son bord de cimetière. On maîtrisa enfin l'incendie – la semaine des obsèques – quand le vent tomba. Ce fut l'incendie de trop, les responsables politiques demandèrent *beaucoup plus de moyens*. On les entendit matin, midi et soir, sur RMC, où les auditeurs, jamais en peine pour donner un avis, appelèrent en nombre pour expliquer qu'il fallait faire quelque chose. Trouver des responsables. Foutre vifs ces connards dans les flammes. Puis on passa à autre chose. Après le 15 août, les orages éclatèrent, la sirène d'alerte miaula moins souvent pour le feu, quelques départs furent vite maîtrisés (rien de grave).

En septembre, Josy arrêta les cachets sans prévenir personne, elle ne s'en porta pas plus mal. Au même moment Paulo arrêta l'arbitrage. Ce fut une surprise. C'était l'époque où tout le pays pensait déjà à la vendange. L'été ? Fini. Enfin. Ouf. Quand les deux veufs se croisaient à la supérette, c'est à peine s'ils se saluaient de loin. Pour tout le monde, ce fut aussi une surprise. Si bien que l'autre matin la caissière bavarde, la grosse à fleurs baptisée par les clientes Miss Fouine, interpella Josy, de sa voix sucrée de surnoise à faire du lard derrière sa caisse – comme pour compatir : Oh ! C'est triste, vous qui étiez si amis, oooh... on dirait que vous vous parlez plus. Et Josy, d'habitude polie, distante, lui répondit devant toute la file, toi, la daube, tu te fermes ta gueule, ça nous fera des vacances.

18. En été, en Espagne

Quand l'aube touche la pointe du clocher à Cadaqués, l'insomniaque et le fêlard sont assis non loin l'un de l'autre. La tête tournée à l'est, les pieds dans les cailloux à deux doigts de l'eau, ils surveillent la mer. Ils attendent. Ça ne sera pas long. L'horizon de la Méditerranée rougit, le ciel vire oranger. Ils attendent, sourire aux lèvres. C'est une joie d'enfant. Et voici qu'une barrette brillante naît dans la mer, puis c'est un trait large, qui s'incurve, qui grossit. Le soleil vient de s'élancer dans le ciel, adieu l'eau. Il est jaune, on dirait de l'œuf, peu importe qu'une tache salisse sa surface. Son reflet s'étire alors jusqu'aux sandales du fêlard qui fume sur la plage. L'insomniaque, lui, ne fume pas, il rumine sa nuit. Comme elle fut agitée, il est fourbu. Il espère une vraie journée, pour passer à autre chose, pour repousser les ombres – au moins jusqu'à l'insomnie prochaine. Ses paupières sont lourdes. En revanche, on peut dire que les paupières du fêlard sont gonflées de gratitude. Pour cette femme consentante, croisée au cœur de la nuit, aimée et perdue dès que le ciel a blanchi. Comment s'appelait-elle ? Plus tard, les deux, le fêlard et l'insomniaque, observent la course du soleil. Le disque plein s'élève, traverse un nuage plat accroché trois doigts au-dessus de l'horizon. Après 10 heures, la chaleur entraînera trop d'efforts, il serait sage de s'activer dès à présent. Mais non, ni maintenant ni après. À travers la brume transparente le soleil monte, monte au ciel. Il pâlit. Reprenons. Au point du jour, l'insomniaque est sorti de sa chambre. Venu sur la plage de galets, il a repoussé la pellicule de rosée d'un revers de main et s'est étendu sur le dos d'une barque abandonnée. Comme un adolescent. Du bout des doigts, il a rafraîchi son front. Au même moment le fêlard quittait la calle de las Sardinias, les doigts encore pleins du parfum intime de l'inconnue qu'il ne reverra pas. Il respire la brise marine, salue des gens sur la place, des locaux déjà au travail. Mains calées au fond des poches, à petits pas, il est descendu vers la mer. La nuit finie, être seul lui va. Au premier bar ouvert, il a commandé de l'eau avec des bulles. Pour se laver les boyaux. Le fêlard n'aime pas boire. Ou plutôt, il n'aime plus. L'alcool, la vodka par exemple, tout ça, fini, terminé. L'insomniaque, lui, ne boit plus depuis longtemps, il *s'adonne* aux pilules multicolores. C'est pour dormir. Il en abuse et ne dort pas. Ça ne marche plus. Laisant sa chambre, après un tour de routine du côté du frigo où rien ne lui convenait, il est sorti de la

maison. La rue. La place. La mer. Il est arrivé au bord de l'eau, la mine chiffonnée, humilié par sa condition. Aller voir venir l'aube et puis dormir sur la plage comme un chien errant lui plaît. Même si cela inquiète les petits enfants venus se baigner tôt. *Mira, Mama, a la barca, hay un tio muerto*. L'insomniaque fait « bouh ! ». La petite fille pleure, la mère insulte l'ex-dormeur. Gentiment. Comme une femme jeune attirée par les hommes bizarres. Il rit. Un peu plus loin, le fêtard sourit.

Reprenons. Arrivés en même temps, ils se sont salués d'un bref mouvement de tête. Voilà des jours qu'ils échouent à cet endroit, comme deux ouvriers de l'aube à un arrêt d'autobus. Mais ici, pas de banlieue, juste une des plus charmantes baies du monde. Et le soleil qui vient. Comme ils n'ont pas sommeil, ils devraient se parler, commencer par des choses banales, bonjour, il fait beau, mais ce qui les sépare ou les lie n'a pas besoin de mots. Le sommeil réparateur, le drap froissé, les muscles relâchés, les cheveux en vrac sur l'oreiller et puis le cœur qui bat lentement, rien de tout cela n'existe plus pour eux. Dormir est une épreuve, pas de rêves charmants, pas de je m'endors ni de je me réveille, juste un trou noir de quelques heures d'où ils sortent troublés, tremblant au plus chaud de la journée.

Le soleil est dans le ciel maintenant, il devient difficile de le regarder en face, le disque est plus petit. C'est le vrai jour. L'insomniaque et le fêtard vont se lever. La plage s'est remplie de baigneurs, de bruits, il est temps de s'éloigner. Le fêtard se penche et voici qu'il veut parler. Il fait un geste vers l'insomniaque puis il dit : J'ai sur les doigts le parfum d'une femme. Alors l'insomniaque approuve, amusé. Oui, je ne sais pas pourquoi je te dis ça (on remarque qu'il tutoie à la mode espagnole), poursuit le fêtard, une grande fille aux yeux sombres, aux lèvres délicates, m'a accompagné sous un porche sans se faire prier et j'ai plongé trois doigts, tendrement, dans son ventre. L'insomniaque écoute. Puis elle s'est suspendue à mes épaules, beau visage, bouche entrouverte, elle aimait. Elle portait un collier de pierres fines parsemé de larmes d'argent qui renvoyaient l'éclat d'une lanterne postée au coin de la rue. Nous nous sommes peu regardés, en cela aussi nous étions d'accord. Elle a respiré plus fort, de plus en plus fort, à la fin elle m'a enlacé. Ce fut court et délicieux. Je ne me lave pas la main droite aujourd'hui, dit-il en commençant à se lever, puis il poursuit, je ne sais même pas son nom. Une grande, belle fille avec beaucoup d'allure comme tout homme sensé aimerait en connaître... Elle s'appelle Pepa, répond simplement l'insomniaque, le collier est très ancien, c'est moi qui le lui ai offert.

Oh... murmure alors le fêtard, et comme l'insomniaque regarde la mer, il ajoute avant de partir, au revoir, à demain. Qui sait. Et l'autre répond d'un signe.

*

19. Soir de Paris : les oiseaux du bonheur

À table, nous sommes dix.

Tous grands gâtés de la vie parisienne, nous sommes là par plaisir, seulement par plaisir. Autrement dit, pas d'obligation formelle, pas de retour d'ascenseur, pas de petits services à demander. La vie parisienne et ses dîners, c'est un peu le rendez-vous d'intrépides forbans, la douane de mer des réputations montantes et descendantes. On y vient, avec ou sans papiers, pour humer la tendance, la température, et si en partant, rosi par un trop-plein de saint-joseph, on s'imagine que c'est fait, doucement Janine, le chemin est long et les snippets toujours sur les toits, d'ailleurs, en sortant, cours droit, le dos rond jusqu'à l'Audi sans perdre le sac à main. Demain sera un autre jour si nous survivons. Dans les dîners parisiens on peut repartir avec la femme d'à côté, d'un autre ou d'en face. C'est autorisé. Mais pour arriver à un tel niveau, il faudra être *good looking* – ça vous tombe dessus en naissant –, soit savoir se tenir à table, ça s'apprend. Se tenir à table ne veut pas dire dévorer comme un ogre ou picorer ou connaître l'usage des couverts ou lever le petit doigt au-dessus de la fourchette. Se tenir à table, c'est aider la conversation à avancer, dire des choses amusantes et renvoyer la balle aux leaders, je veux dire à ceux qui souhaitent en découdre. C'est une science. On ne dîne bien qu'avec des gens de son bord, on peut éreinter, petite moue, le personnel politique de son bord (l'autre bord, connaît pas), surtout s'il y a dans le groupe un politique ou assimilé qui a l'habitude d'entendre, sur les marchés où il va se faire broyer les phalanges, l'admirable Français râleur (marque déposée) que le monde entier nous envie. Ce politique-là, qui entamera toujours la réplique par, je comprends ce que tu veux dire (« tu », bien sûr), manière de faire savoir à tous que vous seriez bien inspiré de la fermer, que sur le sujet, si vous insistez, vous aurez toutes les chances de passer pour un âne. Le dîner en ville, ça se bosse, on n'y vient pas par hasard, et si c'est le cas, Janine, on sonne pas, on repart, je sais t'as peur toi aussi c'est nul, si tu doutes allons au cinéma, c'est moins dangereux. Y a du Brad Pitt. On croise autour de ces tables l'artiste plasticien qui ne prononcera pas trois mots jusqu'au dessert, qui n'en prend pas – du dessert –, qui ne parlera de rien, que tout le monde respecte depuis que le *Libé* a dit le plus grand bien de ses *installations*. Plasticien qui vous regarde

faire l'intéressant, le chien de cirque, l'amuseur public, et vous surprendrez, observez bien, dans sa pupille la lueur qui surligne, pauvre chose on parle de moi dans le *Libé* et toi duchmol, t'as pas vécu ça depuis combien ? C'est le néo-chouchou de la maîtresse de maison, il ne dira qu'au revoir, je rentre, je suis crevé, au moment où le groupe bouge vers le salon. D'habitude le plasticien est vidéaste à djin skinny, a belle calvitie naissante et barbe de trois jours. Il n'aime personne parmi les autres jeunes plasticiens vidéastes. Il est cool. C'est un être *libre*. Il n'aime que, voyons, que... bon, merci.

On trouve aussi, en ville, le Grand Dîner. Là, c'est pas de la gnognotte. Serveurs dans le dos et tout le tintouin. Même énoncé, mêmes résultats. De gros mérous sont là, pêchés dans des eaux diverses. Show-biz autorisé. Habitée des palais de la République, pince-moi, Janine a reconnu Chabat, le désopilant homme de télé. Change les étiquettes en douce et assieds-toi à côté de lui, s'il est entreprenant, demande-lui d'abord un autographe. Laissons là. Stop. Merci. On s'en fout. Mes plus beaux dîners en ville furent organisés chez A. On y venait sans armes. On mangeait à la cuisine à la fois salon, bureau, coin du feu, aux murs couverts de chefs-d'œuvre, de cocasseries d'aujourd'hui. Entouré de convives drôles, pas bégueules et non pas revenus de tout mais de quelques idées toutes faites que l'air du temps où nous avions pataugé avait gravées dans le potage. Le barbu était photographe et son travail avait fait le tour du monde. Ce tour du monde, justement, cette grande fille, cette costaude sans peur des talibans et consorts l'avait fait à ses risques et périls, écopant au passage de quelques mois de cachot. L'autre, assis en face, était psychanalyste. Celui-là cinéaste, et du bon. À côté du grand myope amateur de bordeaux, à droite de la splendeur de Tunis qui riait aux éclats, on voyait ce chanteur si délicat dont raffolaient les adolescentes et les homosexuels. Un mélange. Parfois, nous avions aussi un Monsieur le Ministre. Si si. En cravate. Quittant sans barguigner la cravate et rompant le pain. Alors, Pepito ouvrait les huîtres puis déposait le grand plateau au milieu de la table. Dix personnes, donc. Murmures : mmm, ooh, slurp. Pepito : Voyons, qui n'aime pas les huîtres ? Monsieur le ministre, peut-être ? Ah non, Hub ! s'exclamait la maîtresse de maison, si ministre, tu n'aimes pas les huîtres, tu ne seras jamais président ! Mais s'adore ! se défendait, petit cheveu sur la langue, l'intéressé rouge de plaisir. Juste une question personnelle, Hub, continuait le photographe, vous ne mettez pas de citron sur la gillardeau, j'espère ? Et la splendeur de Tunis poursuivait : Ah ! si c'est le cas, moi, je me lève et je rentre chez moi. Et Hub ministre répondait humblement, mes amis je ferai ce que vous voudrez, au

gouvernement nous avons le sens des compromis historiques. À propos d'huîtres, reprenait Pepito, j'ai quelque chose à dire. On faisait silence. Ou plutôt, reprenait-il, une question me hante. La table gloussait. Toi, hanté ? disait A, mais c'est ignoble ! Pepito regardait son auditoire en hochant du chef. Je vais vous parler de moi, disait-il. Un aaah général suivait. Ça ne vous dérange pas ? demandait-il encore. Pas du tout, pas du tout. Eh bien voilà, lorsque je fais l'amour, les huîtres m'y font penser, au moment du coït, je ferme les yeux et pousse un cri, comme beaucoup d'entre nous, j'imagine... Vous aussi, vous criez, monsieur le ministre ? disait la beauté de Tunis. Mais comment donc ! Je... je suis un être humain ! se défendait Hub. Eh bien, disait Pepito, à cet instant-là, yeux fermés, apparaît alors devant moi un paysage, toujours le même. Oh ! mais lequel ? s'exclamait la compagnie. Lequel ? Un fil télégraphique, en hiver, de petits oiseaux sont là, groupés. On se tournait vers le psychanalyste qui enfournait les huîtres les unes après les autres – il n'avait pas goûté. Il hochait la tête, lui aussi. Le ministre criait alors, Docteur ! dites quelque chose ! C'est cinq cent-francs la séance, répondait le psy en aspergeant sa cravate de citron, et c'est pas gagné. La journaliste : Pepito, tu t'es trop drogué, voilà le résultat ! Monsieur le ministre, disait Pepito, est-ce que, en tant qu'ancien drogué, je pourrais avoir une pension d'ancien drogué ? Non, c'est impossible, Pepito, je regrette. Je suis aussi homosexuel, ajoutait Pepito. Bon, bon, dans ce cas, appelez au bureau, on arrangera ça. Hub ! s'exclamait la maîtresse de maison, tu nous sauveras tous. Ah ! la France, enchaînait le chanteur, même les ministres y sont gentils. Le psychanalyste finissant son verre de chablis : Pepito, les oiseaux, tu les vois d'où ? Doux comme un duvet d'oiseau doux ou d'où ? ajoutait le photographe amateur de phrases. Eh bien voilà, je suis dans une sorte de boîte capitonnée sans couvercle et j'entend autour le timbre d'un vélo. Il y a des voix. Plus le timbre du vélo. Dring dring. Je vois très bien les oiseaux maintenant. Vas-y, Pepito, lâche tout, que ta plantation de cannabis serve à quelque chose ! Pierrot (le psy), tu ne peux pas lui faire un peu d'hypnose ? Est-ce qu'avant j'aurai le droit de prendre une gillardeau ? demande Pierrot, et qui me servira un verre de chablis ? Oui ! oui ! ça y est, s'enflammait Pepito, je vois tout ! J'y suis ! Le haschisch, murmurait A, il est fait comme un rat. Je l'ai su tout de suite, quand il ouvrait les huîtres, il les appelait par leur prénom et leur demandait pardon. Pepito s'est levé. Tout le monde rit. Il ferma les yeux : Le vélo de ma cousine ! Elle apprend à faire du vélo ! Dring, dring ! et moi je suis allongé dans mon landau ! j'ai un an ! oh ! les oiseaux ! Mon Dieu, mon plus vieux souvenir ! Le psychanalyste ajouta, bonasse : Pepito, tu retrouves le stade anal, tu

venais de remplir ta couche et tu baignais dans le bonheur en voyant les oiseaux. Dring, dring, c'est ça. La mémoire est une chose prodigieuse. Elle nous sonne, alterne entre le merdeux et le poétique, parfois elle les mélange. Hub ajoutait, c'est trop parfait, je vais le raconter au Premier ministre Raffarin... pour dépénaliser le cannabis. Nous appellerons ça le décret « Ay Pepito ! ».

Par-dessus le balcon, à travers les portes-fenêtres ouvertes, l'éclat frais de la lune s'allongeait sur la pierre des balustres. Le siècle arrivait et nous, nous riions. Jusqu'ici, nous avons eu de la chance. Nous étions les derniers apaches d'une école, celle du Paris léger, à écouter sans rien comprendre la rumeur du monde. Que nous aimions commenter sans fin.

Pepito est vieux aujourd'hui, il a du mal à joindre les deux bouts. Plus de protectrices. On le réclame moins dans les lieux où brille la lumière. Un jour, qui sait, *Libé* nous apprendra qu'il est mort, oublié dans une chambre de bonne et retrouvé là, cadavre souriant au vasistas de sa piaule d'où il voyait un carré de ciel. Sans doute espérait-il toujours le passage des oiseaux du bonheur. À son enterrement, le ministre se déplacera. Et parlera. Pepito, à 20 ans, pourquoi ne pas le dire, avait écrit un roman. Puis plus rien. Madame S. avait alors commenté son court récit d'une phrase délicieuse aux oreilles d'un débutant : Un auteur est né.

Et voilà qu'il est mort.

Apprenant la nouvelle, A murmurerà à son amie la journaliste prisonnière : Toujours, il a été loin, non ? Mais bon, loin ? Qu'est-ce que ça veut dire, loin ?

20. À la fin, le sommeil

Je donnerais plusieurs heures de ma vie pour aller par une nuit d'été pêcher le loup au grau de la Vieille-Nouvelle. Le long de la longue plage, là où frétille le poisson qui sort et entre des étangs.

J'irais près de ces types simples comme eux habillé d'un bleu de chauffe usé clope pendue roulée au coin du bec béret sur la tête et sous les étoiles bras sec tendu de perches géantes à lancer dans l'eau courante.

Je planterais moi aussi dans la mer mes cannes hautes fines délicates et solides pour jeter loin la bulle au-dessus des rouleaux. Et même j'en planterais plusieurs parce que ça ferait beau.

Je m'assoirais pieds nus glacés dans le sable ou sur la boîte aux appâts à surveiller d'un œil noir le grelot en tête de mât agité dans le noir. À compter les lames sursautantes d'écume et venues s'allonger sous nos doigts. Un deux et trois. Et puis peu à peu ça repart.

J'attendrais sans un mot en fumant aspirant en deux temps l'iode marin et la Camel sans filtre l'un pour le plaisir et l'autre pour le plaisir aussi.

Je me tiendrais tranquille pour voir danser le loup en haut de la canne tordue. Un long poisson brillant à jeter sur le sable sautant furieux se défendant et puis agonisant.

Je serais là encore au point du jour à replier les cannes mâchant du pain humide nourri d'un gros noyau d'olive comptant les prises alignées en rang sur le sable saoul du chant de la mer de l'air. De la joie d'être vivant.

À la fin m'endormant.

à Londres, mai 2013